La psychanalyse, son image et son public

Le volume à la base de la théorie des représentations sociales

Francesca Emiliani et Augusto Palmonari
Università di Bologna, Italie

1 Le contexte et les origines

L'ouvrage de Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, est publié en 1961 sous la forme d'une thèse et il a ensuite été longuement retravaillé et réécrit jusqu'en 1976, date à laquelle est publié, en seconde édition. C'est sur ce volume que nous ferons référence au cours du présent chapitre, afin d'illustrer les concepts fondamentaux qui expliquent le phénomène des représentations sociales (RS) en tant que théorie dynamique de la connaissance sociale.

Au cours de ces années, la psychologie sociale, surtout en Europe, se configurait peu à peu comme un secteur autonome par rapport à la zone états-unienne profondément marquée par le behaviorisme. Moscovici considérait que cette discipline était confinée dans des cadres trop limités pour étudier l'individu, le petit groupe, les relations informelles, dans le cadre d'une philosophie positiviste ; les interrogations qu'elle se posait étaient trop restreintes et la dimension du social était trop évanescente. Dès la préface du volume, il déclare explicitement son intention de vouloir redéfinir « les problèmes et les concepts de la psychologie sociale » à partir du phénomène des RS qui, grâce à sa fonction symbolique de construction de la réalité, est dotée d'un fort pouvoir explicatif. Le livre pose donc pour objectif ambitieux de renouveler la discipline.

Si à environ soixante ans d'intervalle, nous discutons et réfléchissons encore sur le pouvoir heuristique de la théorie définie dans cet ouvrage, nous devons reconnaître que l'auteur a poursuivi son objectif.

Cette réflexion qui traite de la psychologie sociale, dans une discussion également axée sur les philosophies qui doivent l'orienter, démarre au sein de la sociologie de la connaissance : certains aspects cruciaux qui caractérisent le débat sociologique des années 1960 deviennent des éléments importants pour le développement de la théorie des RS. Le premier, comme on le sait, est la référence explicite à la notion de représentations collectives de Durkheim, le second concerne la dualité sujet-objet que Moscovici remet immédiatement en question sans prendre toutefois les positions radicales que sociologues et ethnométhodologues du « virage réflexif » prendront plus tard en niant totalement la possibilité de séparer observateur et observé quand ils se trouvent au sein de la même « raison mondaine » (Pollner, 1987).

En ce qui concerne le premier point, il faut tenir compte du fait que Durkheim reformule dans un sens sociologique les termes du débat sur la connaissance dans lequel s'opposent empirisme et apriorisme, en soutenant que les opérations logiques sont le produit de représentations collectives : le contenu et la forme de la connaissance sont influencés pour les différents groupes sociaux, par les institutions religieuses, morales et économiques auxquelles ils se réfèrent. Le caractère socialement déterminé de la connaissance a été mis en évidence également dans la théorie marxiste de l'idéologie, mais alors que celle-ci s'occupe uniquement des formes dans lesquelles la pensée s'avère incorrecte et fausse, la sociologie de la connaissance affirme l'origine sociale de toute connaissance (Fele, 1995). Comme le souligne Moscovici, pour Durkheim, la vie sociale est la condition de toute la pensée organisée et toutefois, c'est justement parce que le sociologue français n'explique pas la pluralité des modes d'organisation de la pensée, que cet aspect devient, selon Moscovici, une des raisons pour lesquelles le concept de représentation collective perd de son mordant.

Une partie de la dette envers Durkheim réside donc dans le fait d'avoir proposé avec force l'idée d'un enracinement social des modes de connaissance et des formes de pensée et de raisonnement dans les contextes de la vie quotidienne, et la portée innovante de cette réflexion en psychologie sociale apparaît dans toute son actualité, si nous regardons à quel point cette discipline a considéré l'influence du social sur la pensée. L'objectif premier de l'ouvrage de Moscovici a été de réintroduire dans les travaux des psychologues sociaux cette « dimension sociale » entendue non pas tant comme un pur déterminisme des phénomènes de représentation, mais plutôt comme une construction partagée de ces phénomènes par des acteurs sociaux qui pensent et communiquent entre eux dans les rencontres de tous les jours.

Toutefois, si, sur certains aspects, Moscovici suit Durkheim, sur d'autres aspects, il le conteste et prend ses distances. Comme, par exemple, en ce qui concerne le dépassement de « l'attitude naturelle » explicite chez Durkheim quand il soutient la maxime : « Il faut traiter les faits sociaux comme des choses », ce qui implique que les phénomènes sociaux comme les mythes, les croyances et les pratiques religieuses sont des *faits* qui résident en dehors de l'individu :

> « Si nous pouvons dire, sous certains aspects, que les représentations collectives sont extérieures aux consciences individuelles, c'est parce qu'elles ne dérivent pas des individus considérés de manière isolée, mais de leur concours » (Durkheim, 1898, p. 20).

Les représentations collectives sont extérieures à l'individu, « contenus dans le monde », des « faits » qui doivent être découverts et étudiés avec une attitude « naturelle », dans le sens de les analyser comme s'ils étaient des phénomènes de la nature ; cette *extériorité* est démontrée par le fait qu'elles s'imposent aux individus avec un caractère de contrainte, c'est pourquoi ils doivent l'intérioriser.

Moscovici se différencie de ces positions en se basant sur la considération que la vie sociale est également une production continue de connaissances et n'est pas seulement une découverte de phénomènes statiques comme ceux analysés par Durkheim. Il s'intéresse donc à la réalisation et à l'abandon des connaissances autour des phénomènes sociaux pertinents à un certain moment historico-culturel, en focalisant son attention sur les processus de production de ces connaissances.

Dans cette perspective, il critique la position de ceux qui ont l'intention de découvrir « les faits sociaux comme des choses », ou bien la dualité *sujet-observateur* contre *fait observé*, en adoptant une vision plus complexe qui remet en question « la rupture » ou la séparation entre l'univers extérieur, donné, et celui intérieur de l'individu ou du groupe, en indiquant que le sujet et l'objet ne sont pas nécessairement hétérogènes dans le domaine commun. Moscovici propose de dépasser la dichotomie sujet-objet par celle qui définira par la suite une « lecture ternaire et dynamique des faits et des relations » où la dimension sociale n'est plus ni une caractéristique exclusive de l'objet, ni simplement rapportée aux appartenances plus ou moins collectives des sujets. Objet et sujet sont irrémédiablement sociaux, puisqu'ils ne prennent consistance et signification que dans les processus d'interaction et de communication réciproques. L'objet est inscrit dans un contexte actif, dynamique, puisqu'il est connu, par l'individu ou par le groupe, en fonction des moyens et des méthodes qui lui permettent de le connaître. Une représentation est toujours liée à la relation intervenant entre sujet et objet, elle a un pouvoir créatif vis-à-vis de l'objet et elle est toujours dirigée vers les autres, elle souligne quelque chose pour quelqu'un et entend communiquer quelque chose à quelqu'un :

> « Si une représentation sociale est une préparation à l'action, elle ne l'est pas seulement dans la mesure où elle guide le comportement, mais surtout dans la mesure où elle remodèle et re-constitue les éléments de l'environnement où le comportement doit être mis en œuvre. Elle donne un sens au comportement et l'intègre dans un réseau de relations en rapport avec l'objet » (Moscovici, 1976, p. 47).

L'auteur souligne donc l'aspect dynamique de la production de connaissance de la représentation sociale en surmontant le caractère statique des « faits sociaux » dont parle Durkheim pour mettre au premier plan l'idée de *représentations* comme des *phénomènes* produits par une pensée « en mouvement » et non comme des *concepts* définis une fois pour toutes ; les considérer comme des phénomènes permet d'en analyser les processus de production *in vivo*.

Mais enfin, et nous le verrons mieux par la suite, Moscovici se rapproche de Durkheim quand, en parlant de l'objectivation en tant que processus fondamental de la production de ce type de connaissance, il réutilise exactement la formule « la trans-

formation des idées en choses » en reconsidérant la naturalisation et la réification en tant qu'aspects fondamentaux d'un processus générateur de la connaissance sociale. La théorie prévoit l'objectivation des idées en tant que partie intégrante d'un processus qui, à travers ce passage, permet la transformation des idées. C'est l'une des raisons qui concourent à définir la théorie des RS comme une théorie dynamique de la connaissance sociale.

Fenêtre 1

Les échantillons, les instruments, les méthodes d'analyse de la recherche sur la psychanalyse

Moscovici a formé six groupes de sujets :

- *Population représentative* : il s'agit d'un échantillon représentatif de la population parisienne, utilisé de manière standard dans n'importe quel sondage.
- *Population « classe moyenne »* constituée d'industriels, artisans, fonctionnaires, employés et de femmes sans profession. Ce groupe a été successivement distingué en deux sur la base du titre d'étude.
- *Population libérale* dans laquelle sont inclus les professeurs, les médecins, les avocats, les techniciens et les ecclésiastiques.
- *Population ouvrière* : groupe qui comprend des ouvriers de toutes les catégories, y compris des ouvriers spécialisés.
- *Population étudiante* : étudiants de l'Université de Paris.
- *Population des étudiants des écoles techniques*, âgés de 18 à 22 ans.

À ceux-ci se sont ajoutés deux petits groupes de sujets qui vivaient en province (Grenoble et Lyon).

L'objectif a été de tendre vers la représentativité de l'échantillon même s'il n'a été poursuivi que partiellement.

Sur chaque échantillon, les sujets à interviewer ont été sélectionnés, pour un total de 2 265 interviews analysées sur la base d'une série de facteurs : âge, sexe, catégorie socioprofessionnelle, appartenance religieuse ou politique, niveau socio-économique, niveau d'information et attitude envers la psychanalyse.

Le questionnaire

L'objectif du travail de recherche a été d'analyser les opinions sur la psychanalyse exprimées par les sujets en les ancrant sur le terrain psychosocial défini par les appartenances sociales. Un cahier-questionnaire a été élaboré avec des réponses aussi bien fermées qu'ouvertes, afin de pouvoir disposer des réponses standards

que des réponses plus libres. L'instrument de base a été adapté aux différents groupes, en maintenant 14 questions communes à tous.

Les interviews libres ont été codifiées sur la base des catégories et des thèmes qui permettaient d'analyser soit leurs relations soit la représentativité statistique.

Analyse du contenu de la presse

Un autre champ d'investigation a consisté à analyser les articles de presse de janvier 1952 à mars 1953 et jusqu'en juillet 1956 ; ces articles ont été recueillis via un centre de documentation spécialisé, pour un total final de 1 640 articles parus dans 230 journaux à Paris et en province. Nous avons identifié : 654 articles de la presse quotidienne, 332 des magazines mensuels, 425 parus dans des hebdomadaires. De cet ensemble, 58% provient de publications qui tiraient à moins de 200 000 exemplaires ; 13% de magazines-journaux ayant un tirage supérieur à 400 000 exemplaires, 7% de publications qui imprimaient entre 200 000 et 400 000 exemplaires. Il est évident que l'ampleur du tirage ne dit rien sur l'impact de la publication sur l'opinion publique. Par exemple, *L'Humanité*, quotidien du Parti communiste français, n'avait pas un tirage particulièrement élevé, mais ses thèses sur la psychanalyse (en plus de celles plus proprement politiques) avaient une résonance élevée auprès de ses lecteurs.

Les articles ont été analysés par le biais d'une technique systématique et quantitative de description du contenu (Berelson, 1952). Une grille d'analyse a été réalisée, qui a permis de quantifier et de classer : (a) le nombre des articles, l'espace qui leur a été consacré et le contexte dans lequel ils apparaissaient ; (b) les termes utilisés pour présenter la psychanalyse ; (c) les sujets concernés ; (d) les rapports entre ces thèmes ; et (e) l'évaluation des thèmes et de la psychanalyse. L'accord entre les juges qui codaient a été satisfaisant sur le plan statistique. Pour chaque groupe de journaux, nous avons identifié des *schémas de message* ou des constructions suffisamment cohérentes qui représentent les connexions logiques et symboliques relatives à la psychanalyse et à leur *organisation*. Les éléments de la communication ont été mis en relation avec les phrases qui les exprimaient à la recherche d'un modèle structuré de relations.

Fenêtre 2

Les définitions

Moscovici, dans l'édition de 1976, formule quelques définitions des RS qui mettent en évidence dans leur succession un recentrage progressif de la notion. Nous les présentons ci-après :

(1) La représentation sociale est une modalité particulière de connaissance qui a pour fonction l'élaboration des comportements et la communication entre des individus (p. 26).

(2) La représentation sociale est un corpus organisé de connaissances et d'activités psychiques grâce auxquelles les personnes rendent la réalité physique et sociale intelligible, elles s'insèrent dans un groupe ou dans un rapport quotidien d'échanges, libèrent le pouvoir de leur imagination (p. 28).

(3) Les représentations sociales constituent une organisation psychologique, une forme de connaissance particulière qui est présente dans notre société et ne peut être réduite à d'autres formes de connaissance (p. 43).

(4) Les représentations sociales sont des ensembles dynamiques, leur statut est celui d'une production de comportements et de rapports vis-à-vis de l'environnement, d'une action qui modifie les uns et les autres et non d'une reproduction de ces comportements et rapports, d'une réaction à un stimulus extérieur donné (p. 48).

(5) Nous y voyons à l'œuvre des systèmes ayant une logique et un langage particuliers, une structure d'implication qui se base tant sur des valeurs que sur des concepts. Un style de discours qui lui est propre. Nous ne les considérons pas comme des « opinions sur » ou des « images de », mais comme des « théories », des sciences collectives *sui generis*, destinées à l'interprétation et à la construction de la réalité (p. 48).

En considérant les représentations sociales (RS) comme des générateurs de connaissance, Moscovici souligne la différence avec le mythe qui est considéré comme une forme archaïque et primitive de pensée dans la société actuelle. La première distinction réside dans le fait que le mythe constitue, dans les cultes dits primitifs, une vision globale, totalisante du monde dans lequel se reflètent les pratiques et la conception de la nature et des rapports sociaux. Les RS ne constituent pas des conceptions totalitaires de la réalité, mais des modes de compréhension de la réalité concrète liées aux transformations inévitables subies par les théories scientifiques en ce qu'elles deviennent une connaissance commune accessible à tous.

À ce propos, il fait une référence intéressante au rôle particulier joué par des professionnels de secteurs scientifiques spécifiques qui doivent traduire en pratiques sociales des informations déterminées, en occupant ainsi une part importante dans la construction active des RS caractérisées en premier lieu par le processus de transformation des théories scientifiques.

2 L'impact entre science et sens commun : le cas de la psychanalyse

Pour étudier la production d'une représentation sociale, Moscovici analyse le processus de pénétration et de diffusion de la théorie psychanalytique dans la connaissance commune pendant une période, les années 1950, pendant laquelle la culture et la société en étaient profondément influencées et la référence à la psychanalyse était

devenue un phénomène de mode intense et étendu. La thèse de fond soutient que la connaissance du sens commun, entendue comme construction d'une connaissance utile dans la vie de tous les jours, tire de la production scientifique une inépuisable source d'informations qui viennent l'alimenter. L'auteur parle de *socialisation* et non de vulgarisation des contenus scientifiques, puisqu'il ne s'agit pas de simplification ou de distorsion de certaines parties de la théorie scientifique, mais des processus impliqués dans son « entrée dans le monde réel », dans le fait de devenir une science *dans le* réel : cela implique la construction d'un autre type de connaissance, adaptée à d'autres besoins, guidée par d'autres critères, dans un contexte social précis. Dans ce processus de pénétration, l'auteur identifie un changement décisif dans la production du sens commun par rapport à la vision traditionnelle qui la considère essentiellement comme la mise en place de connaissances empiriques au sein de contextes culturels donnés, ce que Moscovici (1984) appellera plus tard « une connaissance de première main » dont les proverbes et les maximes sont l'expression la plus immédiate.

L'alimentation par la socialisation de théories scientifiques contribue à produire une connaissance du sens commun définie comme étant « de seconde main » (op. cit.), qui ne se forme pas par contagion d'idées ou par accumulation *d'atomes de science*, mais par le mouvement de la pensée produite par ces phénomènes de pénétration des découvertes scientifiques dans la vie de tous les jours. Le passage de la science au sens commun implique une interruption, un saut d'un univers de pensée et d'action à un autre, la prise en charge d'un nouveau statut épistémologique. Cet écart est dû au fait que la pensée du sens commun est publique, elle se situe dans le flux de la vie sociale et a toujours des conséquences pour ceux qui parlent et qui écoutent : en d'autres termes, il est étroitement interdépendant du contexte spécifique dans lequel il se produit. Les RS appartiennent à cette forme de connaissance, si bien que la représentation sociale de la psychanalyse sera différente pour les catholiques et les communistes, catégories apparues parmi les groupes interviewés par Moscovici, en fonction tant de leur vision du monde, de Dieu ou de l'histoire que de leurs attitudes politiques.

Ce processus de transformation a lieu dans le « monde de la conversation » par le biais d'échanges de communication quotidiens dans lesquels interviennent également les communications fournies par les médias, et les messages élaborés par les organisations sociales de ceux qui communiquent, comme l'église ou les partis. La communication différencie, traduit, interprète et recombine les informations dans un nouveau contexte de signification, en fonction de nouveaux objectifs et de nouvelles valeurs. Mais la connaissance du sens commun est éminemment une connaissance pratique, qui dépend de la façon de vivre, et justement, dans la vie quotidienne, on entre en contact avec des faits et des événements que nous ne pouvons pas expérimenter directement et qui toutefois nous concernent de près : la transformation d'une connaissance indirecte en une connaissance directe est la façon de s'approprier la réalité extérieure, des phénomènes complexes élaborés ailleurs qui, toutefois, à un certain moment, influencent la vie de tout le monde et sont à la portée de tous. À ce propos, Moscovici élabore la notion d'une *société pensante*, pour laquelle il prendra comme exemple, après le volume de 1976, les personnages de Bouvard et Pécuchet décrits par Flaubert, comme d'infatigables constructeurs de connaissances dont les applications voudraient réaliser

une soudure entre le savoir scientifique et la connaissance commune, entre univers réifié et consensuel.

3 Les processus générateurs

3.1 L'objectivation

Deux processus interdépendants qui fonctionnent de manière complémentaire, concurrent à l'élaboration d'une représentation sociale : l'objectivation et l'ancrage. Bien qu'il les présente dès le début ensemble, l'auteur illustre en premier lieu le processus d'objectivation qui est traité en se référant à la diffusion de la psychanalyse dans la réalité sociale et culturelle et aux transformations subies par la théorie.

Le processus d'objectivation se réalise à travers une série de passages, le premier d'entre eux tendant à rendre concret un schéma conceptuel : l'objectivation implique la matérialisation d'un schéma abstrait, puisque le propre du sens commun est justement d'être une connaissance concrète, proche de la réalité des choses dont nous faisons l'expérience.

Il s'obtient à l'aide de la décentralisation ou dé-contextualisation des éléments de la théorie, qui, en passant de la langue scientifique à la langue courante, ordinaire, perdent leurs liens avec l'appareil théorique d'origine et obéissent à de nouvelles conventions. C'est ainsi que le complexe d'Œdipe, utilisé en tant qu'élément conceptuel par les psychanalystes pour expliquer une certaine configuration des relations familiales, se transforme pour les non-experts, au niveau du sens commun, en une nouvelle catégorie, le complexe, à travers laquelle il est possible de décrire et de reconnaître certains types de personnes. Dire des personnes qu'elles sont complexées, qu'elles ont des complexes, signifie les identifier à travers des traits de comportement stables, par exemple, de dépendance ou de timidité excessive.

Lorsqu'il se produit une rupture entre les normes techniques d'un langage scientifique et que le concept passe dans le vocabulaire usuel, ce qui était un *symbole* devient alors un *signe* et le mot « complexe », investi d'un nouveau pouvoir, est si concret qu'il est inévitablement lié à quelque chose de tangible et d'observable, par exemple les traits et les caractéristiques d'une personne. D'autre part, le langage commun et quotidien utilise des mots « concrets » qui ont une contrepartie matérielle : les mots, dit Stevenson, sont faits pour le commerce normal et quotidien de la vie, et Borges (2001) soutient « qu'au début, les mots n'étaient pas abstraits, mais bien concrets et j'imagine que dans ce cas, concret a le même sens que poétique ».

Dans la grande quantité de significations qui se transmettent dans les échanges de tous les jours, la concrétisation présente le grand avantage de la simplification : objectiver, c'est réabsorber un excès de significations en les matérialisant, en transférant au niveau de l'observation ce qui était inférence ou symbole. Les idées ne sont alors plus perçues comme produits de l'activité intellectuelle, mais comme reflet de quelque chose qui existe à l'extérieur, en un passage qui transfère sur le plan de la perception ce qui était simplement pensé. Ainsi, les concepts et les idées subissent un effet de naturalisation, ils acquièrent donc un caractère concret qui les rapproche des phénomènes naturels. Si la réification, *c'est-à-dire la transformation des idées en choses*, est interdite dans

la logique de la science, elle est prescrite comme une norme du bon sens lorsqu'il y a une dominance systématique du concret vis-à-vis de l'abstrait.

Le second élément important de l'objectivation est un effort de classification qui place et réorganise les connaissances objectivées dans un nouvel ordre qui vient satisfaire deux exigences : d'une part, il modifie l'ordre préexistant, celui défini par la théorie, en l'adaptant aux demandes du contexte, mais en même temps, il atténue le choc d'une conception totalement nouvelle en la rendant familière. Le résultat de ce nouvel ordre est un *modèle figuratif*, c'est-à-dire une représentation qui reproduit une structure conceptuelle dans une forme visible : par rapport à la théorie scientifique, il est innovant et sélectif et semble doté de sa propre cohérence interne.

La mutation de l'abstrait et son imprégnation d'éléments métaphoriques et imaginatifs constituent un moment important de l'objectivation, celui où la construction théorique est schématisée. Ce passage, selon Moscovici, exerce de multiples fonctions :

- c'est un point commun entre la théorie scientifique et sa représentation sociale, son exactitude est relative, tout en préservant la majeure partie des concepts importants pour la théorie ;
- il réalise le changement de l'indirect en direct, dans la mesure où ce qui, en théorie, est abstrait, expression générale d'une série de phénomènes, devient, dans la représentation, la traduction immédiate du réel ;
- le modèle associe les éléments identifiés en une succession autonome, avec sa propre dynamique, spécifiquement pour la psychanalyse celle du conflit entre l'implicite et l'explicite, l'intérieur et l'extérieur.

Par exemple, dans la réorganisation élaborée dans la représentation sociale, le modèle de l'appareil psychique tiré de la psychanalyse se compose de deux parties essentielles, l'inconscient et le conscient qui rappellent l'opposition entre vrai-faux, volontaire-involontaire, intérieur-extérieur et les deux parties sont visualisées dans l'espace comme des lieux concrets, une partie supérieure, plus superficielle et visible, et l'autre, inférieure, plus profonde et cachée.

Le modèle figuratif est *naturalisé* par la combinaison de deux mouvements, celui de la généralisation collective de l'utilisation, à savoir son entrée dans le langage courant et celui de l'expression immédiate des phénomènes dans leur caractère concret : cela permet à la représentation de devenir un cadre cognitif stable et d'orienter les perceptions et les jugements sur les comportements et sur les rapports entre personnes. Le fonctionnement psychique élaboré par la représentation sociale se configure comme l'opposition entre ce qui est visible et accessible et ce qui est caché, comme cela a été admirablement synthétisé par la phrase d'un psychanalyste à un expert-comptable dans le film *Confidences trop intimes* du metteur en scène français Patrice Leconte : « Au fond, nous faisons le même métier, le problème c'est ce que l'on dénonce et ce que l'on cache ». Comme le soutient l'auteur, la cohérence de ce schéma avec une vision dichotomique du fonctionnement psychique est évidente et son caractère concret résulte de son pouvoir d'interpréter des situations quotidiennes.

Dans le schéma figuratif, on omet la sexualité qui, dans la théorie scientifique s'articule au concept de libido : cette notion, soutient également l'auteur, peut-être du fait de

son caractère de tabou, du fait des associations qui y sont liées, n'entre pas dans la représentation sociale de la théorie :

> « Sans la théorie de la sexualité, la psychanalyse devient socialement acceptable et, ce principe fondamental écarté, le groupe procède à un réarrangement de la topographie des concepts sur la base qui lui convient le mieux, chacune des relations connues pouvant maintenant être manipulée, admise ou rejetée sans tenir compte de leur unité ni de leur ordre originel » (*op. cit.*, p. 118).

L'ensemble du processus d'objectivation s'active au moment où certains éléments sont décentralisés et décontextualisés par rapport aux connexions théoriques d'origine et développent une organisation autonome dans le parcours de pénétration sociale. En ce moment, il se produit également un déplacement des points de repère, dans la mesure où les gens ordinaires ne pensent plus aux psychanalystes comme à une communauté d'experts ou à la psychanalyse comme une théorie scientifique, mais ils la mettent en rapport avec une série de phénomènes qu'ils maîtrisent en connaissant parfaitement la signification. Mais qu'est-ce qui a une influence sur la sélection des éléments, qu'est-ce qui fonctionne comme un filtre sur ce qui sera retenu ou refusé ? Cela appartient au processus d'ancrage. Dans ce sens, les deux processus sont fortement complémentaires ; l'objectivation concernera uniquement les éléments de la théorie qui, depuis le début, seront sélectionnés, filtrés et rendus accessibles à des groupes de personnes.

3.2 Le processus d'ancrage

L'ancrage consiste à incorporer les nouveaux éléments de connaissance dans un système de catégories déjà familières et il désigne l'insertion des contenus nouveaux et non familiers dans la hiérarchie des valeurs et dans les relations existant entre des groupes sociaux. Les théories psychanalytiques sont à l'origine d'un nouveau modèle collectif de la vie psychique, d'une nouvelle façon de catégoriser les individus, et d'une nouvelle relation entre normal et pathologique. À travers le processus d'ancrage, la société change son objet social « psychanalyse » en un instrument dont elle peut disposer et qu'elle peut utiliser facilement pour réinterpréter et classer des phénomènes et comportements considérés différemment jusqu'alors ; la connaissance scientifique transformée devient un cadre de référence utilisable par tous.

Une représentation sociale apparaît en particulier quand les éléments nouveaux et non familiers d'un secteur scientifique envahissent la connaissance commune et que certains groupes se sentent menacés dans leur identité collective, quand la communication des nouvelles connaissances submerge les règles qui ont défini jusqu'alors les rapports réciproques : à ce stade, il devient nécessaire de se reconstituer un système de connaissances qui remettent en ordre la réalité.

Si l'objectivation intègre les concepts abstraits d'un groupe de spécialistes dans les informations d'un certain environnement, l'ancrage transforme la science, apanage de certains, en un savoir que tous peuvent utiliser et maîtriser.

Le groupe tente d'identifier ce qu'il y a d'étranger, de nouveau, de non familier et Moscovici tient à souligner qu'il ne s'agit pas d'un mécanisme de défense au sens

strict, mais d'une modalité qui permet d'éviter des ruptures ou des refus définitifs : les nouvelles informations sont donc assimilées à des connaissances connues. Ainsi, la psychanalyse est comparée par les catholiques à des pratiques habituelles telles que la confession : elle devient un instrument référentiel, un modèle d'action qui a une dimension symbolique et imaginaire et qui ne reste pas au niveau abstrait. L'ancrage implique la confrontation, l'évaluation et l'intégration de ce qui se présente comme une nouveauté. Ces processus se vérifient par le biais de mécanismes d'assimilation ou de contraste et de sélection de l'information ; ils sont réglés, soutient l'auteur, par les systèmes de relations et de valeurs dominants pour les sujets ; c'est-à-dire qu'un processus de modification est mis en œuvre, sur la base de ce que l'on peut changer et de ce qui est perçu comme irrévocable pour sauvegarder l'identité du groupe.

Si la psychanalyse circule pour la société, cela signifie qu'il existe un ou plusieurs groupes qui s'opposent ou se sentent concernés, par exemple les catholiques et les communistes au moment où l'étude a été effectuée, mais *chacun prend ce qui lui est utile* sans provoquer une dissolution sociale de l'objet : chacun le reconstitue sur la base de sa propre vision du monde et de sa propre position sociale. Moscovici soutient que, si l'objectivation montre comment les éléments représentés par une science s'intègrent à une réalité sociale, l'ancrage permet de saisir la façon dont ils contribuent à remodeler les rapports sociaux. Ce processus puissant est défini par l'auteur comme une prise de position (mainmise) de la société sur la science, dans ce cas la psychanalyse, dont les fonctions sont redéfinies au sein du cadre de référence où elle est apprise, et qui, à son tour, en détermine les orientations possibles et différences, ce qui témoigne des préoccupations des groupes sociaux à ce moment historique et culturel précis. La pénétration de la psychanalyse dans la société française n'a pas eu lieu sans oppositions ni remise en question des valeurs qui modèlent la représentation en fonction de leur force et c'est une stratégie d'ancrage très efficace dans l'organisation de la représentation sociale.

4 La pensée sociale

Les RS sont des formes de connaissance construites et utilisées par les personnes pour expliquer des phénomènes socialement pertinents. L'objet de ces représentations devient les éléments sociaux qui, à un moment historique donné, acquièrent une importance particulière et se chargent de significations controversées, pour le moins pour certains groupes, qui nécessairement sont appelés à prendre position et à se définir envers eux. En tant que théories du sens commun, elles utilisent leur propre langage et se basent sur une pensée *concrète* pour comprendre et interpréter les événements qui se produisent. Comme le souligne l'auteur, la représentation sociale a « son propre mode de raisonnement qui confère de la valeur à la réflexion sans la dégrader à des niveaux inférieurs de véracité et d'objectivité, en mettant en évidence à quel point les modèles cognitifs de la pensée scientifique ont joué un rôle de modèles idéaux pour n'importe quelle organisation intellectuelle » (*op. cit.*, p. 247).

La question est de savoir s'il existe une pensée et un raisonnement qui caractérisent le sens commun ou si le propre du sens commun est de ne pas raisonner, de poursuivre

l'évidence, de répéter de manière a-critique les banalités les plus triviales. Il est dit que les raisonnements usuels, courants, communs ont un caractère illogique et irrationnel.

Les réponses que l'auteur tente de fournir en introduisant la réflexion sur la pensée naturelle prennent un relief particulier si nous considérons le moment où elles ont été exprimées, à savoir la seconde moitié des années 1970 qui voit une nette orientation de la psychologie sociale vers un horizon essentiellement cognitiviste.

Si nous comparons la pensée *naturelle,* soutient l'auteur, et par ce terme, il désigne cette forme de pensée utilisée dans la vie sociale et qu'il qualifie de *pensée sociale*, avec la pensée logique de la science, et que nous évaluons que la première est pseudo-logique, car elle ne suit pas les mêmes lois que la seconde, cela signifie uniquement que nous prenons la science comme modèle idéal du fonctionnement cognitif. À ce propos, Moscovici donne l'exemple intéressant de la planète Mercure :

> « Les astronomes n'ont pas considéré comme un défaut de la planète Mercure la déviation de son orbite par rapport aux lois de Newton. Au contraire, ils ont vu dans le cas de Mercure un signe d'imperfection de ces lois. » (*op. cit.*, p. 247).

Le phénomène n'a pas été défini comme une erreur ou un défaut, mais au contraire, on a pensé que la loi était imparfaite : dans ce sens, il fait clairement référence à l'opposition entre la logique aristotélicienne et galiléenne, selon laquelle chaque phénomène doit être expliqué sur la base des conditions spécifiques qui le déterminent. C'est dans ce sens que les lois de la logique formelle établissent les lois de la pensée scientifique qui trouve ses conditions de production dans le respect de certaines caractéristiques telles que l'homogénéité de l'information, la spécialisation des groupes, la recherche de l'originalité et bien d'autres encore. De même, il convient d'étudier la pensée sociale pour trouver les régularités qui lui sont propres.

Dans son édition de 1976, Moscovici délimite, comme première étape, pour identifier les conditions de production de la pensée sociale, l'abandon des oppositions logique-illogique, rationnel-affectif, social-non social. Dans ce cas également, le rappel ponctuel de l'analyse génético-conditionnelle des concepts nous semble présenter une empreinte nettement lewinienne, mais dans ce rappel, l'auteur semble négliger que le fait de procéder par oppositions est reconnu comme une modalité fondamentale de la pensée tant scientifique que du sens commun : la pensée est par nature antinomique (Marková, 2003). Moscovici reviendra toutefois sur ce sujet quelques années plus tard en proposant la notion de *thêmata* par laquelle il entend des taxinomies de nature opposée qui se placent au cœur des modes de pensée et de connaissance de phénomènes déterminés au sein de contextes historiques et culturels précis. Le « *thêma* », comme opposition thématique, comme antinomie centrale qui constitue le noyau autour duquel se répandront dans le temps toutes les formes de connaissance et de représentation sociale, sera une acquisition plus récente de la théorie (Moscovici & Vignaux, 1994, 2000).

Dans ses publications Moscovici (1961, 1976) avance, d'une manière innovante pour l'époque, l'idée de la recherche des conditions et des régularités qui soutiennent les

différentes formes de la pensée, du raisonnement, de la connaissance : au premier plan de toutes celles relatives à la pensée naturelle, une pensée différente de celle scientifique, adaptée à la réalité de la vie quotidienne.

Il faut dire qu'il n'est pas le seul à soutenir qu'il existe au moins deux modalités de pensée, deux formes de « rationalité » que les personnes utilisent selon des modalités et dans des contextes différents : le rappel à Freud nous oblige à considérer que l'on discute de la représentation sociale de la psychanalyse. Freud distingue une pensée primaire, propre à l'inconscient, organisée par le principe du plaisir, qui se manifeste essentiellement dans la production onirique, qui ne suit pas les lois de la logique formelle, mais suit sa propre logique basée sur des mécanismes de déplacement et de condensation. Ce n'est pas une pensée apte à résoudre les problèmes, pour laquelle nous avons par contre ce que l'auteur définit comme la pensée secondaire, qui est typique du système conscient et qui sait suivre des liens de causalité cohérents et des règles formelles. Piaget fait lui aussi référence à une pensée prélogique et à une pensée logique, comme Lévy-Bruhl traite de la mentalité primitive et de celle des civilisés. C'est surtout Bruner (1996) qui a avancé une proposition très proche de celle de Moscovici, car il distingue la pensée logique ou paradigmatique et une pensée apte à interpréter et à donner du sens à la réalité quotidienne, une réalité dans laquelle les personnes tentent de comprendre et de donner un sens à leurs propres expériences. Bruner l'appelle *pensée narrative*, en partant de la supposition que les narrations sont des modes particuliers de construction ordonnée et d'interprétation de la réalité, dont la compréhension nécessite toujours la compréhension « d'histoires » ou bien de séquences significativement ordonnées d'événements. Ce qui est mis en avant, tant par Moscovici que par Bruner, c'est que, dans la pensée utilisée dans la vie de tous les jours, il est difficile de distinguer nettement la pensée et la parole ; chacune donne forme à l'autre et pensée et parole sont inextricablement entremêlées. En outre, les deux auteurs attirent l'attention sur le type particulier de cause en jeu dans les faits sociaux, en mettant en évidence le lien entre causalité et intentionnalité.

Toutefois, la différence réside dans le fait que tous les auteurs cités traitent les différentes formes de pensée comme individuelles, différentes de la pensée scientifique, mais attribuées aux individus. La pensée naturelle, selon Moscovici, est une pensée du sens commun et en tant que telle, une pensée qui tire son origine des modes d'interaction qui répondent au besoin de communiquer dans des situations publiques.

4.1 Les conditions génératrices de la pensée sociale

Dans l'analyse des conditions génératrices de la pensée sociale qui animent le sens commun et donc les RS, Moscovici en identifie quelques-unes :

- *La dispersion de l'information* qui joue un rôle central dans la genèse et dans l'enchaînement des raisonnements. Cette condition concerne le fait que la compréhension d'un phénomène social complexe ne peut jamais être exhaustive pour qui que ce soit, sur la base des informations possédées, dans la mesure où les connaissances que l'on peut acquérir sont toutefois faussées (parfois par défaut, parfois en excès) et, c'est justement cet univers empli de lacunes, qui

stimule et rend nécessaire la construction d'une représentation : il existe un *écart constitutif d'information* quand il s'agit de phénomènes sociaux.

- *La focalisation* des sujets sur une relation ou sur un point de vue particulier. Il souligne l'importance, en termes d'implication directe, de l'objet par rapport à des groupes sociaux spécifiques : il dépend de cette importance que l'un ou l'autre groupe développe un intérêt particulier pour certains aspects ou pour d'autres que cet objet spécifique, dans le cas étudié, la psychanalyse.
- *La pression à l'inférence* qui modifie le déroulement des opérations intellectuelles sous la pression de l'action. Dans la vie de tous les jours, il faut toutefois être en mesure de fournir des réponses et de prendre des décisions et pour ce faire, il faut choisir entre des concepts opposés, rendre stables et permanentes des informations qui ont un certain degré d'incertitude, appliquer des raccourcis et lier les préambules aux conclusions. Nous verrons en détail ce qu'impliquent ces modes de pensée, mais ce qu'il importe de signaler, c'est que cette condition lie la connaissance à l'action, car le fait de devoir agir vis-à-vis d'un objet marquant rend quasi-obligatoire le fait de faire des inférences, même en l'absence d'informations précises.

4.2 Système logique et métasystème normatif

La pensée naturelle est donc considérée comme apte à s'écouler de la vie sociale, puisqu'elle soutient et s'entremêle à la communication des idées dans les rencontres quotidiennes qui constituent des événements directs, transitoires et limités dans le temps. Les processus cognitifs qui s'y déroulent présupposent le dialogue et cela signifie que la modalité dominante de cette pensée est de type argumentatif, c'est-à-dire qu'elle procède selon la formule du pour et du contre, dans le sens qu'elle reconnaît comme dynamique fondamentale l'acceptation ou le refus de ce qui est soutenu : c'est une pensée pour discuter. Cet aspect sera par la suite souvent approfondi, entre autres dans les travaux de Billig (1998) qui soutient la nature dilemmatique et rhétorique de la pensée quotidienne, ainsi que le travail de Harré et Gillett (1994) qui jette les bases de la psychologie discursive. Dans une communauté qui converse et discute, la pensée est de type rhétorique, dilemmatique et les formes de la pensée sont fortement interdépendantes des modalités de communication et de langage, comme l'a également soutenu Bruner à propos de la pensée narrative : dans la vie de tous les jours, pensée et langage deviennent étroitement interdépendants.

Dans cette perspective, Moscovici recherche les dimensions sociales qui produisent la pensée naturelle et soutient l'idée que dans le travail scientifique véritable, comme dans la pensée de sens commun, nous voyons à l'œuvre deux systèmes cognitifs, « l'un qui procède à des associations, inclusions, discriminations, déductions, à savoir un système opératoire, et l'autre qui contrôle, vérifie, sélectionne, avec l'aide de règles logique ou non ; il s'agit d'une sorte de métasystème qui réorganise le matériel cognitif produit par le premier » (1976, p. 254).

Si, dans le raisonnement scientifique, les règles du métasystème sont les règles de la logique formelle, dans les formes de la connaissance sociale, le métasystème est constitué essentiellement de relations normatives : les informations recueillies, élaborées par

le biais de processus cognitifs, sont organisées, contrôlées, vérifiées au sein de schémas de référence qui s'appuient sur les *relations normatives qui régissent l'ensemble des rapports sociaux dans des contextes de vie précis.*

Moscovici recueille de cette façon une tradition qui n'appartient pas uniquement à la pensée psychosociale ; dans toutes les approches qui utilisent le concept de représentation, les frontières et les contenus de la représentation sont assimilés aux dynamiques relationnelles qui interagissent entre sujet et objet. En psychologie sociale, le lien entre interactions sociales et processus mentaux est soutenu fortement par le constructionnisme social de Mead et repris par la contribution spécifique de Lewin pour lequel la représentation, l'espace de vie expérimenté par le sujet, est le résultat de facteurs cognitifs, de motivations et de situations dans leur interdépendance.

À travers la notion de métasystème social, on repropose fortement l'idée que la connaissance utilisée dans la vie de tous les jours est une connaissance remaniée et adaptée pour faire face à des phénomènes et objets devenus engageants. En effet, le métasystème *oriente et sélectionne* ce que nous pouvons connaître et opacifie les informations *interdites*, par exemple, les informations qui viendraient mettre en question ce en quoi nous croyons.

Pour les différents groupes sociaux, les valeurs et les relations normatives sont nécessairement ordonnées, un ordre qui correspond en partie aux hiérarchies entre les groupes. Nous le savons bien, dans la vie quotidienne, il existe un ordre hiérarchique et des significations prédominantes qui indiquent les combinaisons autorisées et celles refusées sur les informations disponibles. Plus les groupes sont définis, plus les compositions autorisées ou interdites sont claires et cela est explicite dans les entretiens réalisés par Moscovici à propos de la manière dont les communistes et les catholiques parlent de la psychanalyse.

Il semble parfaitement évident à ce stade que la perspective de l'auteur se développe selon une tendance opposée au courant principal de la psychologie sociale. Le préambule épistémologique qui caractérise la psychologie sociale cognitive expérimentale, qui s'affirmait de plus en plus entre la fin des années 1970 et les années 1980, est basé sur la nette distinction entre un sujet connaissant et un objet connu, pour lequel il « existerait » une réalité objective externe que l'individu tente de connaître sur la base de procédures cognitives individuelles qui suivent des lois universelles (Fiske & Taylor, 1991). L'individu, conçu comme une « machine » pensante qui tente d'acquérir des informations objectives sur cette réalité, est interprété comme un « savant naïf » ou comme un « économiseur de ressources cognitives », mais dans tous les cas, ses tentatives de comprendre, de prévoir et de contrôler les événements de l'environnement social sont toujours compromises par les limites de l'esprit humain qui l'amènent à avoir des raisonnements trompeurs à cause des multiples et inévitables erreurs qu'il commet. Dans cette optique, la dimension sociale est reléguée à la forme de réponse fournie sous l'influence ou en présence des autres : cela signifie qu'il existe des processus cognitifs généraux sur lesquels le social, entendu comme pure influence de la part d'une gamme variée de stimuli, intervient en produisant des distorsions ou des facilitations.

La thèse des « erreurs » ou des raisonnements trompeurs des individus pensants est déjà contestée dans l'édition de 1976, mais ce sujet est repris par la suite à de nombreuses occasions par Moscovici qui réfute une conception aussi normative de la rationalité. Les RS, en effet, sont des « théories du sens commun » et en tant que telles se basent sur des logiques ou règles propres et sur un mode de raisonnement dont le but est de doter de sens, d'ordre et de prévisibilité à la vie des personnes. On peut soutenir que la pensée scientifique a également pour objectif l'explication et donc la construction de règles prédictives en mesure de conférer un ordre aux événements, mais dans la science et dans la vie de tous les jours, cela s'effectue selon des modalités cognitives différentes.

Les conditions que l'on rencontre au cours de la vie de tous les jours ont des conséquences directes sur la forme du raisonnement puisque, dans la vie quotidienne, nous sommes des interlocuteurs concernés qui ont un public connu, des amis, des collègues ou même des interlocuteurs occasionnels avec lesquels communiquer et argumenter les points de vue réciproques sur les sujets cruciaux qui nous concernent. Pour indiquer cette production complexe de pensées et de dialogues qui constituent et reconstituent les événements quotidiens, Moscovici (1988) utilisera, quelques années plus tard, la notion de « société pensante ».

En bref : la pensée naturelle est basée sur des modes d'interaction et de communication, elle vise la discussion, les litiges et est donc de nature polémique ; elle implique, comme toutes les formes de pensée, un système de relations opérationnelles et un métasystème d'opérations de contrôle, de vérification et de maintien de la cohérence qui, dans ce cas, est constitué de réglementations sociales de type normatif essentiellement orientées par les systèmes de valeurs auxquels les personnes et les groupes font référence.

5 Éléments qui caractérisent le style de la pensée sociale

À la recherche des correspondances entre situation sociale et formes de la pensée, Moscovici a donc illustré les conditions génératrices et le poids des aspects normatifs et de valeurs dans la définition du métasystème qui régit la pensée naturelle. En étudiant la représentation sociale de la psychanalyse, il observe de nombreuses similitudes entre ce type de pensée, qui est une pensée adulte, et la pensée infantile : ces aspects communs concernent les redondances, à savoir les répétitions tant lexicales que syntaxiques, l'utilisation d'argumentations qui se basent sur une causalité de type évaluatif et d'association entre les phénomènes, et enfin sur le fait de tirer des conclusions générales en partant d'aspects particuliers, en anticipant ainsi les conclusions d'un raisonnement. Voyons quelques exemples en détail.

5.1 La répétition informelle

Le caractère le plus apparent de la pensée naturelle est celui qu'il définit comme le *formalisme spontané*. La répétition, sous toutes les formes lexicales ou syntaxiques, joue un rôle important dans l'argumentation puisque la répétition sert à développer le discours, c'est un point qui revient et qui marque la continuité. Une contribution peu connue dans le cadre de la psychologie sociale est celle de Corsaro (1997) sur

l'étude des cultures des enfants. Il soutient que les relations sociales des enfants sont incorporées dans les pratiques discursives qui, dans la culture italienne, sont fortement orientées vers la modalité de la discussion : les enfants italiens, à la différence de ceux étudiés par le même auteur aux États-Unis, apprennent rapidement à discuter et c'est là une forme d'interaction et de participation commune qui implique des modes spécifiques d'argumentation, comme la *signalisation d'accords et désaccords et la répétition d'informations précédentes*, et ces modalités sont fortement empreintes des modèles culturels du groupe. Cette étude confirme les mêmes modalités que celles identifiées par Moscovici dans l'étude sur la psychanalyse.

La pensée naturelle se distingue par le recours à la répétition qui caractérise également l'action, comme l'illustre la sociologie de la connaissance (Schütz, Berger & Luckman) qui, dans la vie de tous les jours, se manifeste par des modalités répétitives, habituelles et routinisées. Les routines contribuent à faire du quotidien une *réalité objective, donnée pour argent comptant*, dotée de stabilité et qui fonctionne dans une vaste mesure en mode « automatique », en permettant cette économie de ressources qui semble être propre au quotidien.

5.2 La causalité mixte

Si la pensée scientifique ne prend en compte que le lien de causalité entre une cause nécessaire et suffisante et l'effet qu'elle a provoqué, dans la pensée naturelle, il existe une causalité qui se base sur une association d'événements : si deux événements se vérifient de manière répétée simultanément, l'association se transforme en relation causale et l'un des événements devient la cause de l'autre. La pensée du sens commun a pour objectif prioritaire de fournir des explications concernant les phénomènes qui se présentent et les RS sont intéressées pour répondre aux questions continues posées par la réalité. Le problème de fond du sens commun consiste à donner du sens et de l'ordre à la réalité et c'est la raison pour laquelle une corrélation entre des événements se transforme en une relation de significations. Moscovici parle d'un processus de *causalité* où les objectifs deviennent des causes et les moyens deviennent des conséquences.

L'absence ou la fragmentation des informations nécessaires et l'adhésion à certaines valeurs déterminent le sens de la relation causale. Dans le sens commun, les causes deviennent des *raisons*, mais les états intentionnels ne provoquent pas les événements : les raisons peuvent être jugées, évaluées au sein des schémas normatifs de référence.

5.3 Le primat de la conclusion

Une conséquence des conditions de pression à l'inférence qui caractérisent les modalités de discussion et de pensée lors des rencontres quotidiennes est l'anticipation des conclusions qui devient une partie cruciale du mode de raisonnement et d'argumentation.

« La conclusion est connue avant le préambule » : Moscovici fait référence à l'étude de Tarde sur la logique sociale, pour affirmer que la conclusion fournie dès le début, délimite et sélectionne les autres parties du raisonnement. Il s'agit d'un style affirmatif de thèses plus que de démonstration : le préambule prend de la valeur uniquement en

fonction des conclusions. Chacun des énoncés tend à exprimer partiellement une idée et à partir du moment où la conclusion est connue, toute forme d'inférence devient répétition de ce qui est déjà en partie soutenu. Nous retrouvons la tendance à la redondance répétitive : c'est le même thème avec des formules différentes, le même *leitmotiv* qui est re-proposé et cette modalité d'action semble caractériser tout ce qui se vérifie au quotidien. La répétition systématique avec des *variations sur le même thème* sert à garantir la stabilité et le contrôle.

6 Principes d'organisation intellectuelle : analogies et compensation

6.1 L'analogie et l'économie de la pensée

Deux principes sont à la base des régularités de la pensée naturelle : l'analogie et la compensation. Moscovici soutient que le principe de l'analogie concourt à définir les caractéristiques représentatives de l'objet, tandis que le principe de la compensation construit les significations et les relations qui le mettent en rapport avec d'autres objets.

L'analogie explique la majeure partie des liens qui naissent entre les notions essentielles d'une représentation : il s'agit d'une procédure de généralisation comme, par exemple, celle qui se vérifie dans le rapport mis en évidence par l'auteur entre confession et psychanalyse. Dans la généralisation analogique, les notions ne sont pas assimilées les unes aux autres, et elles ne sont pas non plus confondues. Le principe d'analogie est un principe de médiation entre deux univers de sens ou plus dont on assure la perméabilité, ainsi l'inconscient psychanalytique devient l'inconscient de sa représentation en s'intégrant à des notions plus courantes telles que l'être involontaire, caché, ignoré. La métaphore est toujours déterminée par l'union de choses différentes, de significations et d'images et elle implique l'économie des informations justifiées par les exigences de la communication. L'intuition de Moscovici que la pensée naturelle s'organise sur le principe de l'analogie et procède donc par métaphores tant sur le plan conceptuel que linguistique a été développée par ce qui représente désormais une longue tradition d'études, parmi lesquelles le volume de Lakoff et Johnson (1980) sur la métaphore et la vie quotidienne constitue une référence intéressante qui donne corps à ce que soutient Moscovici sur le lien entre pensée et langage dans le quotidien. Les auteurs soutiennent :

> « Pour donner une idée de ce que signifie le fait de dire qu'un concept est métaphorique, et qu'il structure notre activité quotidienne, prenons l'exemple du concept discussion et de la métaphore conceptuelle "la discussion est une guerre". Cette métaphore se reflète dans une grande variété d'expressions présentes dans notre langage quotidien » (Lakoff & Johnson, 1980, p. 22).

Il est intéressant que l'exemple soit celui de la discussion qui se vit effectivement comme une guerre, avec des vainqueurs et des vaincus, qui utilisent des phrases telles que « J'ai démoli son argument », ou bien « Il a détruit tous mes arguments », etc.

comme le soutenait également Corsaro, qui, en analysant les discussions des enfants, soulignait leur caractère d'activité fortement communautaire, partagée.

6.2 Maintien de l'identité et de la différence : le principe de la compensation

En expliquant ce principe, Moscovici poursuit en prenant en considération le principe de non-contradiction, propre à la logique formelle qui postule que deux propositions logiquement opposées ne peuvent être vraies au même moment et dans la même relation : il est impossible de déduire des postulats une affirmation et sa négation. Dans le sens commun, toutefois, les relations logiques sont remplacées par la similitude et par la régularité, comme il l'a également soutenu à propos de la double forme de causalité, et le principe de non-contradiction en tant que principe logique devient caduc.

Le principe de non-contradiction est interprété par Moscovici comme un principe de régulation sociale qui manifeste une tension normative lors du dépassement de discordances sociales.

L'auteur affirme que les répercussions normatives de ce principe ont dépassé le cadre des disciplines logiques pour nous imposer un impératif moral dans le sens que la notion de non-contradiction a pour base fondamentale la nécessité d'une entente sociale. Dans ce cadre, le consentement collectif en tant que condition de la cohérence de la pensée prend de l'importance et la non-contradiction devient une stratégie pour éviter de rompre de manière durable les liens sociaux. Individuellement, elle se traduit par un principe d'équilibre ou de cohérence cognitive qui répond à l'exigence d'éviter le conflit social ou individuel. Une caractéristique profonde de la vie intellectuelle et sociale est donc la nécessité d'*accorder* les points de vue pour coordonner et donner de la cohérence à ces éléments du monde extérieur qui s'imposent par leur pertinence sociale. Le principe de non-contradiction est donc transformé en un principe de régulation sociale, de compensation dans le sens de la recherche de l'équilibre social, dont l'objectif est de maintenir l'harmonie au sein du groupe et des individus. Moscovici recherche une sorte de correspondance entre ce type de régulation sociale et les processus cognitifs qui répondent à un besoin de cohérence. Le principe de compensation est appliqué, par exemple, aux opérations cognitives de catégorisation, sur la base desquelles les objets sont répartis entre les classes, en en augmentant les similitudes et les différences, et en concourant donc à leur identification. La pensée naturelle est par excellence une pensée qui classe et ordonne et, comme nous l'avons déjà dit, il existe un ordre symbolique et normatif davantage valorisé par les individus ou les groupes sociaux qui explique leur vision du monde. Le principe de compensation devient en bref une façon de réaliser sur le plan cognitif l'influence du métasystème normatif.

Pour conclure ce long travail d'analyse, Moscovici introduit l'important concept de *polyphasie cognitive*, à l'aide duquel il émet une hypothèse concernant la coexistence dynamique de modalités distinctes de connaissance correspondant à des rapports spécifiques entre l'individu et son contexte de vie. Le phénomène de la polyphasie cognitive concerne les différents modes, parfois même opposés, souvent à multiples facettes et composites, de pensée et de communication en fonction de situations sociales dif-

férentes : ces différents modes sont activés et rendus conformes aux conditions et aux objectifs que les personnes se fixent. Selon l'hypothèse de la polyphasie cognitive, il convient d'analyser les transformations des modalités de connaissances, de pensée et de communication dans les contextes sociaux en rapport avec les normes du groupe, avec les traditions culturelles, les règles institutionnelles et des secteurs de connaissance spécifiques.

7 Représentations sociales et systèmes de communication

Dans la seconde partie du volume, Moscovici analyse comment la presse française des années 1950 s'occupe de la psychanalyse et relie les formes de la communication à la construction de la représentation sociale. Nous avons déjà présenté dans la fenêtre 1 les aspects relatifs à la méthode de la recherche et au choix des articles relatifs à la psychanalyse dans la presse dite « d'opinion », dans les publications catholiques, dans les journaux, et dans les revues assujetties à des partis ou mouvements politiques, qu'ils soient de gauche ou de droite.

En général, les articles qui paraissent dans ces supports sont écrits par des journalistes non spécialistes, mais, de temps en temps, dans certains domaines particuliers, des contributions de psychanalystes de renom apparaissent, comme Marie Bonaparte. Souvent, la référence à la psychanalyse est indirecte, dans le sens que l'on utilise des termes et concepts sans expliquer la référence à la théorie : dans d'autres interventions, la théorie est mentionnée sans toutefois s'arrêter sur les concepts qui la caractérisent.

Il est intéressant de voir quelles significations sont attribuées, dans les différents écrits, à la psychanalyse : 30% des articles soutiennent qu'il s'agit d'une méthode thérapeutique ; 30% la considèrent comme une théorie de la personnalité ; 22% comme une théorie psychologique en général ; 5% comme une méthode pour expliquer des phénomènes en général et 5% comme une conception philosophique de l'homme. Enfin, seulement 4% des articles la considèrent comme une théorie de la sexualité. On parle aussi, parfois et de manière ironique, de pseudo-science et de mystification.

Il est important de souligner que cette différence de significations n'est pas dûe à des facteurs aléatoires : il existe en effet une relation précise entre l'image de la psychanalyse et l'idéologie propre aux différentes publications. Il est clair que les conceptions différentes de la discipline répondent à des exigences descriptives de la presse qui veut démontrer, en traitant le sujet, qu'elle est bien à la mode. Par contre, l'effort visant à définir le champ d'action de la psychanalyse est très négligé ; on n'y fait allusion que dans 27% des textes recueillis, en citant le cadre éducatif, la vie intellectuelle, le cinéma et, rarement, les sciences humaines.

En bref : l'intérêt de la presse française pour la psychanalyse, au cours de ces années, se situe en dehors du champ de la psychopathologie et cela explique la multiplicité de fonctions reconnues à la discipline, qui touchent toutes des problèmes auxquels le public est particulièrement sensible. On peut donc soutenir que la presse considère la psychanalyse comme un système d'interprétation de la réalité et, seulement de manière marginale, comme une discipline scientifique associée à une technique spécialisée. L'objectif de la psychanalyse est perçu comme très général et imprécis. Les caracté-

ristiques que nous venons de citer semblent évidentes dans un schéma très simple où les objectifs suivants sont attribués à la psychanalyse :

Tableau 1

Non indiqué	Expliquer	Guérir	Expliquer et guérir	Rééduquer et éduquer	Cacher les problèmes
29%	50%	29%	15%	4%	4%

N. B. Puisque chaque article indique des buts différents, le total dépasse 100%

Au-delà des illustrations que donne la presse, il est intéressant d'identifier les prises de position exprimées vis-à-vis de la psychanalyse. Plus que les statistiques concernant les publications favorables ou défavorables à la psychanalyse, il est intéressant de voir ce qui ressort à propos du rapport entre les différentes philosophies de fond – idéologies –, les doctrines professées par les différentes publications et les prises de position envers la discipline fondée par Freud.

Moscovici a identifié au préalable l'orientation politique et religieuse des publications considérées, en les résumant dans le tableau suivant :

Tableau 2

Orientation politique					**Orientation religieuse**		
Communiste	Gauche	Centre	Droite	Apolitique	Indéterminée	Catholique	Protestant
12%	18%	19%	20%	24%	7%	9%	2%

Il apparaît ainsi que la presse catholique examinée est relativement favorable et fortement intéressée par la psychanalyse, sur la base de considérations essentiellement d'ordre théorique ; la presse communiste est nettement hostile et très peu intéressée par la discipline (on pourrait soutenir que la psychanalyse est une entité étrangère à la version de la doctrine marxiste dominante au PCF). Les quelques articles provenant de cette sphère ont pour objectif de critiquer la psychanalyse et, à la limite, de la refuser : on ne cherche pas à savoir comment elle peut être appliquée pour aborder certains problèmes.

La presse de gauche et de centre-gauche non communiste, est plutôt favorable : les articles qui traitent du sujet apparaissent surtout dans les rubriques littéraires, culturelles et scientifiques et sont élaborés en termes concrets. Les quelques critiques qui apparaissent ne parviennent jamais à réfuter la théorie et ses applications, mais ne tentent pas non plus de faire une synthèse fondamentale fournissant une réponse aux objections soulevées.

Dans les journaux et les revues plutôt axés au centre, apparaissent des prises de position plus favorables, intéressées et qui, d'une certaine manière, s'identifient aux thèses psychanalytiques. Ils s'engagent souvent à illustrer la théorie de Freud, à montrer l'intérêt scientifique et social dans le but de diffuser et d'éclaircir la « nouvelle » discipline.

Les journaux et les revues de droite sont nettement peu favorables à la psychanalyse : d'un côté, ils semblent en reconnaître la validité pour aborder des problèmes typiquement féminins, par exemple la gestion du foyer, mais en même temps, ils tendent à ridiculiser la discipline et ceux qui la pratiquent.

Tout ce qui a été exposé jusqu'ici est sensiblement de type descriptif. Dans le reste du volume, Moscovici approfondit l'étude de la diffusion des concepts et du langage psychanalytiques dans la presse française en la reliant aux processus de communication, afin de faire apparaître les différentes facettes de la représentation sociale de la discipline, ainsi que de mieux comprendre les régularités les plus significatives des échanges de communication qui la concernent. Et c'est là la contribution qui ajoute de l'originalité à l'œuvre de Moscovici. En effet, en analysant les *processus de communication*, il ne tient pas compte seulement de la dynamique entre source et receveur, mais également de la multiplicité des rapports, tant interpersonnels qu'intra-groupes, qui les déterminent et les constituent. En pratique, il enquête sur les rapports entre l'organisation du contenu et la conduite de l'acteur social ainsi que sur ceux entre le cadre de référence dans lequel se déroule la communication et son objet.

Moscovici prend en considération trois systèmes de communication qui influencent le *contenu* et la *forme* des messages envoyés aux receveurs : la *diffusion*, la *propagation* et la *propagande*.

7.1 La diffusion

Le premier système de communication sur lequel s'arrête l'analyse de Moscovici est la *diffusion*. Le terme n'est pas entendu dans son acception habituelle, c'est-à-dire celle d'une « opération matérielle de distribution », mais dans celle « d'éléments communicatifs qui parcourent des trajectoires discontinues dans le cadre de structures différentes (vis-à-vis de publics différents), par exemple des rubriques de différents journaux et revues » (1976, p. 316).

La relation entre ces éléments et les conséquences qu'ils pourraient provoquer dans l'ensemble des valeurs et conduites n'est pas entièrement prévisible. Dans ce système, dans le rapport entre source et receveur, ceux qui envoient l'information (journal, revue) tentent d'établir une sorte de parité entre eux et leur public, même si les deux interlocuteurs conservent leur propre rôle. La donnée qui caractérise le plus ce système de communication est que la source *n'a pas l'intention d'orienter le lecteur*, mais se limite à lui transmettre un savoir auquel ledit lecteur s'attend ou auquel il est déjà réceptif. En cela, la diffusion se situe à l'opposé de la propagande qui prétend, explicitement, orienter les choix et l'action de l'acteur social auquel elle s'adresse.

Dans la fonction de médiation typique de la diffusion, la source exerce simultanément une fonction de réception : celui qui écrit n'est pas un expert en psychanalyse, c'est pourquoi elle reste un aspect « extérieur » à son univers culturel, il recueille ce qu'affirme la doctrine freudienne auprès d'autres personnes, considérées comme « les experts ». En substance, la source présente une double fonction : celle de transmettre des messages, mais, en même temps, celle d'exprimer les attentes des lecteurs pour les attirer et susciter des identifications. Dans un certain sens, la source dépend du rece-

veur. La propagande est bien différente puisque la source y est absolument autonome, porteuse de son propre message.

Afin de s'adapter au goût et au vocabulaire des lecteurs, le style doit être concret, attractif, rapide. Il existe souvent des propositions qui manipulent les argumentations de la discipline par des termes inventés ou des métaphores ayant un rapport avec le quotidien : par exemple, « grâce au transfert, le psychanalyste devient pour le patient père, mère, assistant et autre » (*op. cit.*, p. 319). La référence aux États-Unis et à la « psychose obsessive et collective » de la psychanalyse qui les caractérise est très fréquente. On voit nettement l'effort qui est fait de dire aux lecteurs ce qui leur plaît tout en maintenant une certaine distance, « une image de liberté ».

Dans cette perspective, la psychanalyse apparaît comme une solution possible aux problèmes les plus divers : des problèmes sexuels aux maladies mentales, des perturbations digestives aux techniques pour élever ses enfants. En même temps, il existe également des articles qui mettent en garde contre une confiance aveugle envers la psychanalyse. Si les thèses de psychanalystes à propos d'événements d'intérêt commun sont citées, on ne s'y identifie pas la plupart du temps, de même que l'utilisation d'expressions chargées d'humour à propos d'épisodes dans lesquels sont impliqués des psychanalystes et leurs patients est fréquente.

Une chose particulièrement importante est le fait que la *diffusion* est un système de communication qui ne concerne pas un groupe social défini, mais plutôt ce que, avec Tarde, on définit comme étant « le public ». Il existe des publics différents (de la politique, des arts, du sport, des courses de chevaux), mais aucun d'eux ne peut être considéré comme un groupe structuré : chaque individu peut appartenir au même moment à plusieurs « publics ». Par conséquent, chaque journal, dans ses différentes rubriques, se réfère à la psychanalyse selon des registres différents : il l'utilise dans la critique littéraire et musicale, par exemple, mais critique violemment certains films qui veulent s'adapter à la mode « psychanalytique ». Près de prises de positions nettes, on constate souvent des allusions génériques qui laissent au public une certaine liberté d'interprétation. Il ne s'agit pas de contradictions et d'oppositions : il s'agit d'une absence de systématisation, dans la mesure où la nécessité d'une expression formalisée de la représentation sociale de la psychanalyse ne s'est pas fait sentir.

Quel effet cette liberté de présenter la psychanalyse selon des modalités différentes, non cohérentes entre elles, aura-t-elle sur le comportement ? On peut penser que le destinataire de la communication se sentira investi de la mission d'élaborer une conclusion autonome à propos de la psychanalyse et de décider comment organiser son propre comportement par rapport à celle-ci. Mais on peut également penser que « l'oscillation » des points de vue, justement de cette presse, laissera le lecteur apathique, inerte vis-à-vis de la valeur de la discipline, en la considérant étrangère et sans implications directes pour ses propres perspectives.

La communication propre de la diffusion s'avère donc peu institutionnalisée, et apparaît davantage comme un réflexe du public des lecteurs que comme l'expression d'un groupe organisé. Le contenu qui lui est propre est plutôt fragmenté, le message

est surtout constitué de mots (« complexe », « refoulement », « inconscient ») et de propositions non organisées autour d'un sujet d'inspiration psychanalytique.

La répétition de ces segments, leur transmission à travers les différentes rubriques, donne lieu à un apprentissage *latent* qui permet de saisir quelques éléments de la psychanalyse, ou qui lui sont attribués, parfois de manière incorrecte, et en l'absence d'informations précises. La citation fréquente, et dans des cadres différents (par exemple de type psychopathologique ou publicitaire) de la notion de « complexe » en est la preuve : la psychanalyse est ainsi conçue comme une technique libératrice des potentiels de la personne gênée par des complexes. On dit, en effet, « N'ayez plus de complexes » pour la publicité d'un dentifrice qui garantit des dents très blanches et en même temps, on discute du temps qui sera nécessaire pour que le traitement psychanalytique libère d'un « complexe d'infériorité ».

Dans ce schéma fragmenté, dans lequel source et receveur sont totalement complémentaires, la psychanalyse devient familière, elle entre dans les discours habituels, elle provoque des changements des perspectives traditionnelles (par exemple, la névrose est vue en rapport avec un conflit présent dans l'histoire du sujet), elle est jugée importante pour l'éducation des enfants. Ainsi familiarisée, la psychanalyse et son langage n'inquiètent plus.

La *réalité sociale* de la psychanalyse est donc assurée par l'extension d'un langage et d'une représentation de certaines conduites et de certaines relations, exprimée dans la continuité de la *diffusion*. Ce système de communication contribue à renforcer la concrétisation d'un message en le valorisant d'un point de vue social. La psychanalyse est « à la mode », on en parle et on écrit partout à son sujet, en gardant toutefois comme référence constante la représentation construite. La revue *Femme* décide, à un certain moment, de publier une série d'études sur la discipline : on promet de nouveau de le faire de façon objective et sobre afin de « démontrer que la vie de la femme, le mariage, le rôle de mère, peuvent être éclairés par la psychanalyse, considérée comme un art de mieux vivre » (*op. cit.*, p. 359).

Là aussi, l'opposant doit y trouver son compte : ainsi le secrétaire du PCF s'adresse à un personnage connu en ces termes : « [...] vous n'êtes pas communiste et c'est votre droit, mais votre *anti-communisme mal refoulé* ne vous permet pas [...]. » (italiques non présentes dans le texte). De même, Joliot-Curie, savant renommé, d'obédience communiste, décrit le système capitaliste comme caractérisé par un « complexe d'infériorité » par rapport au système socialiste (*op. cit.*, p. 358).

La *diffusion* est donc un système de communication fort, bien qu'étant protéiforme. Il est difficile de parvenir à une conclusion claire sur l'influence qu'il exerce ; et surtout, il n'est pas facile d'identifier quelle presse l'utilise le plus. En effet, le même journal peut, dans l'une de ses parties, parler de psychanalyse sous la forme d'une diffusion, et dans une autre partie, utiliser la forme de la propagande pour aborder un sujet différent.

Enfin, il ne faut pas négliger le rôle important qu'ont, pour ce système de communication, la structure et l'évolution des rapports sociaux. Dans une société pluraliste et concurrentielle comme la société française des années 1950, la presse est liée à des

groupes financiers de pouvoir. Par conséquent, le style d'informations qui est adopté, prétend parler à tous et pour cela il doit être très prudent, en tenant compte des goûts en cours. En même temps, il doit tenter d'influencer les coutumes, les consommations, l'environnement culturel. La psychanalyse est ainsi insérée dans la connaissance commune comme une contribution stimulante pour ses concepts et sa façon de faire lire la réalité.

En réalité, le nouveau renforce l'ancien : du fait de la *diffusion*, le public se trouve en état d'équilibre instable sur le plan de l'action dans la mesure où il ne lui est pas facile, sur la base des communications qu'il reçoit, de prendre position de manière définie. Le fait que chaque acteur puisse utiliser de manière individuelle les communications qu'il reçoit démontre que la diffusion a une influence sur le comportement et sur les opinions, mais également que les membres d'une collectivité sont exclus d'une véritable participation sociale.

7.2 La propagation

La psychanalyse est arrivée relativement tard en France. Elle a dû faire face à de nombreuses résistances, surtout dans le domaine médical et psychiatrique, et la voie a été tracée surtout par les cercles littéraires. Une fois la psychanalyse entrée dans la vie sociale du pays, tous les groupes sociaux (politiques, idéologiques, religieux) ont dû prendre position à son sujet. Ce fut le cas des catholiques, et en particulier de leur élite intellectuelle. Parmi ceux-ci, certains, encore liés aux logiques de l'Ancien Régime et nostalgiques du rôle de privilège reconnu, pendant cette phase historique, à l'Église Catholique, ont pris une position nettement négative. Moscovici ne s'arrête pas longtemps sur le courant qui refuse la doctrine freudienne (nettement minoritaire, par ailleurs, dans la mesure où près de 75% de la presse concernée y est favorable), et il n'essaie pas d'identifier les racines historico-culturelles sur lesquelles il se fonde. Il se limite à citer un article du Père A. Gemelli publié dans *Vita e Pensiero*, traduit en français par la *Revue des Revues* (1952, n° 16), qui soutient : « [...] la psychanalyse, en tant que moyen curatif n'est pas seulement une école d'irresponsabilité, mais également un instrument de déshumanisation de l'homme [...]. » L'article poursuit en réfutant la possibilité de distinguer entre méthode thérapeutique et doctrine et conclut :

> « [...] pour ces raisons, le catholique ne peut adhérer à la doctrine psychanalytique, [...] il ne peut se soumettre au traitement psychanalytique, ni confier ses proches, ses malades, à un tel traitement. La psychanalyse est un danger, fruit du matérialisme grossier de Freud [1]. »

Il est évident que cet article présente une critique explicite à l'attitude plus ouverte qui se diffusait à l'époque dans la plus vaste culture catholique française.

En fait, l'Église française a perçu la psychanalyse, dans un premier temps, comme une vision critique de la religion, plus que comme un instrument clinico-thérapeutique,

1. L'article cité ne laisse aucun doute sur la position anti-psychanalytique du fondateur et recteur de l'Université catholique de Milan. Mais tout a changé en peu de temps : L. Ancora, le successeur de Gemelli à la chaire de psychologie, s'est affirmé comme l'un des psychanalystes italiens les plus renommés.

mais progressivement, une certaine sympathie pour cette discipline s'est créée en son sein, sans n'oublier les positions anti-religieuses de Freud. Les psychologues et psychanalystes catholiques ont facilité cette évolution, en tentant de faire cohabiter leurs croyances avec la nouvelle théorie, en contribuant à une œuvre de longue haleine qui, bien que n'étant jamais totalement réalisée, a donné des fruits dotés d'une certaine originalité. On ne peut pas soutenir qu'il y ait eu des innovations radicales, ni de la psychanalyse, ni de la doctrine catholique, mais plutôt quelques transformations visant à permettre une adaptation réciproque.

Moscovici met en rapport ce processus avec la nouvelle conscience de l'Église catholique qui, après le « Cas Galilée », plutôt que de nier à la base toute nouvelle doctrine, préfère s'approprier les composantes acceptables de celle-ci. Un auteur catholique, Dalbiez, après avoir écrit en opposition plus ou moins explicite avec la psychanalyse, a été le premier à avancer prudemment l'idée qu'un chrétien peut se rapprocher de la pratique thérapeutique de la nouvelle discipline sans en accepter la théorie. Un lent processus d'assimilation et de révision des positions d'origine s'est ainsi mis en route : bien vite, différents analystes chrétiens ont commencé à exercer publiquement leur profession.

L'acceptation de la psychanalyse s'est ainsi peu à peu propagée dans le monde catholique français grâce aux caractéristiques propres à ce style de communication. En effet, il présentait des positions différentes vis-à-vis de la nouvelle discipline : mais tous les partisans d'idées divergentes ayant eu une référence partagée à certains postulats et à une autorité hiérarchique, les conflits dans le contexte cité n'ont jamais pu dépasser certaines limites. En substance, une pression visant à trouver un dénominateur commun entre catholiques, ainsi que, dans le cas spécifique, entre base doctrinale et attitudes envers la psychanalyse, a toujours été présente. Un processus qui produit des messages explicites et structurés qui caractérisent le système de communication dont nous nous occupons, la *propagation.*

La définition de la *propagation* n'est pas particulièrement difficile. Elle implique en effet que la convergence de points de vue différents provoque un changement de l'objet social « psychanalyse », qui, toutefois, dans le même temps, est intégré dans un cadre de référence défini. On parvient ainsi à un système conceptuel dans lequel les principes établis et le contenu théorique font preuve d'une adaptation réciproque. L'intégration d'éléments nouveaux permet de renouveler certaines perspectives sans créer de tensions ; la fidélité au groupe, la libre détermination de chacun, contribuent au contraire à éviter des prises de position conflictuelles.

En bref, la propagation peut être conceptualisée sur la base des points suivants :

- elle a un champ d'action direct relativement limité ;
- elle se propose d'intégrer l'objet social psychanalyse dans un cadre doctrinal et pratique préexistant ;
- elle se propose de faire accepter à l'ensemble du groupe impliqué une conception qui, jusqu'à un certain moment, a été dominante uniquement chez une fraction de celui-ci ;

- elle n'a pas pour objectif de produire une nouvelle conduite ou de renforcer une conduite déjà existante ; la communication a pour but d'investir des conduites réelles, ou possibles, d'une signification qu'elles n'avaient pas auparavant (op. cit., p. 374).

Il est évident que dans ce processus, des échanges d'idées ont lieu, avec des implications émotionnelles élevées, liées à l'appartenance au groupe et au respect de l'autorité, sans toutefois avoir une intensité élevée. Le désir d'enquêter sur les rapports entre la psychanalyse et les orientations philosophiques propres aux catholiques est également évident. La prudence est souvent recommandée dans les articles en question, pour rester dans les limites du dialogue. La prudence est entendue comme en rapport avec les principes de référence et donc, ce n'est pas une « recherche du juste milieu » qui signifie plutôt une oscillation, évidente ou cachée, entre des positions extrêmes (nous en avons parlé dans le paragraphe consacré à la *diffusion*). Même si les sujets traités le plus fréquemment concernent le rapport entre psychanalyse et religion, de nombreux articles traitent du rapport entre psychanalyse et différents problèmes concrets.

Malgré les difficultés que les chrétiens rencontrent face à la discipline, difficulté constamment répétée par les journaux et revues, le quotidien *La Croix* parvient à lui reconnaître un rôle important dans le dépassement, en cours dans la culture française, du rationalisme scientiste du XIX^{e} siècle. On peut dire que, malgré toutes les résistances encore présentes autour des notions de mal, de faute, de péché, un échange, un dialogue se met en place, qui représente un antidote non négligeable aux difficultés théoriques réciproques.

D'autres articles nient le pansexualisme dont est accusée la discipline et soutiennent au contraire qu'elle peut renforcer les sentiments religieux des malades. En reconnaissant la neutralité du psychanalyste, qui rassure sur sa volonté de ne pas influencer le patient, un article de *La vie spirituelle* admet que, face à certaines souffrances humaines, la collaboration entre prêtre et thérapeute non pas seulement possible, mais nécessaire.

La psychanalyse se voit doter d'une utilité particulière dans l'éducation des enfants, ainsi que pour le soutien tant au couple marié qui rencontre des difficultés de communication, que dans la vie familiale en général. On reconnaît en effet à la psychanalyse la découverte de l'importance des liens affectifs pendant la prime enfance et du rapport entre parents et enfants.

Toutefois, malgré ces orientations conciliantes, il reste des positions catholiques absolument opposées qui définissent la psychanalyse comme pansexualiste, matérialiste, inconciliable avec la doctrine chrétienne. Mais le discours du pape Pie XII aux participants au Ve Congrès international de psychothérapie et de psychologie cliniques, qui s'est tenu en 1953, constitue un dépassement définitif du fondamentalisme anti-psychanalytique. Si la psychanalyse respecte les principes fondateurs de la doctrine chrétienne, elle peut être une méthode thérapeutique acceptable. Et les psychanalystes catholiques se réfèrent aux thèses papales pour soutenir la compatibilité entre leur pratique et les directives de l'Église. Cela ne signifie pas qu'il existe une « conversion » de la presse catholique envers la théorie freudienne orthodoxe ; elle s'est plutôt

transformée en différentes parties pour l'intégrer dans le cadre cognitif et affectif de la doctrine catholique. Ce processus de construction de la représentation sociale nécessite que soit élaboré un modèle organisé et structuré dans lequel chaque affirmation est déterminée par l'ensemble, comme nous l'avons longuement illustré dans la première partie du chapitre.

En bref : la principale fonction de la *propagation*, qui caractérise une grande partie de la presse catholique de l'époque, a été d'organiser et de transformer une théorie scientifique en un ensemble de thèses compatible avec les principes qui fondent l'unité du groupe (constitué par l'Église catholique). Il faut en outre souligner que le « rapport entre la source de la communication et l'ensemble des membres du groupe, n'implique pas une étroite réciprocité, à partir du moment où la même source jouit d'une autonomie relative et est investie d'une indéniable autorité » (*op. cit.*, p. 393). Le but de la propagation est tant de parvenir à des conceptions et attitudes partagées envers la psychanalyse au sein du groupe catholique, que d'orienter les catholiques sur la base des mêmes conceptions et des mêmes attitudes.

La *propagation*, en d'autres termes, à la différence de la *diffusion* et de la *propagande*, a pour fonction de contrôler des comportements déjà existants en établissant des liens plus solides entre le groupe et ses membres, en construisant des attitudes capables de caractériser tant les représentations que la conduite. Elle ne prétend toutefois pas provoquer une conduite, mais la préparer et la contrôler en lui donnant une signification qu'elle n'avait pas précédemment.

7.3 La propagande

Moscovici consacre deux chapitres très denses à la notion de *propagande*, dans lesquels il présente sa propre véritable théorie de la communication. Sans prétendre l'approfondir en détail, nous essaierons d'exposer les contenus et les thèses qui concernent plus directement les RS. Il commence à traiter le sujet en prenant comme exemple la presse communiste, en analysant comment le Parti communiste français (PCF) de l'époque s'est positionné face à la discipline.

Déjà, Lénine dans *Que faire ?* avait expliqué que la propagande devait être un moyen :

- pour modeler une vision du monde propre à un groupe, pour former une conscience propre de la spécificité du groupe et de son intégration dans la société ;
- pour agir de manière complémentaire à d'autres modes de communication et d'action sociale.

Dans cette perspective, la propagande est un système de communication caractérisé par une modalité particulière d'expression et il est paradoxal que même à l'apogée du mouvement marxiste-léniniste, aucune systématisation conceptuelle approfondie des thèses exposées n'ait été entreprise et réalisée.

Malgré cette lacune théorique, soutient Moscovici, le PCF a largement utilisé la propagande : celle concernant la psychanalyse en constitue un cas exemplaire. Dans l'analyse de la presse, tant communiste officielle, que « progressiste », il montre que les positions exprimées de manière très nette tendent à dicter la ligne à suivre : sou-

vent, ce sont les leaders reconnus eux-mêmes qui écrivent pour argumenter les raisons théoriques et philosophiques pour lesquelles la psychanalyse doit être réfutée. La discipline est en effet décrite comme un aspect central de l'invasion culturelle américaine, équivalente à la tentative de la culture bourgeoise de vider la lutte des classes. Cette thèse est soutenue par différentes affirmations qui tendent à mettre en évidence le caractère pseudo-scientifique de la psychanalyse, qui ne peut donc pas apporter de contributions pour la croissance des personnes, ni pour les luttes de libération dans lesquelles s'engagent les hommes. Dans cette action pédagogique, la presse du PCF soutient s'être engagée dans un effort de contre-propagande suite aux pressions capitalistes visant à diffuser la psychanalyse en France. En réalité, soutient Moscovici, nous sommes face à une véritable propagande qui se base sur des stéréotypes à connotation émotionnelle et intellectuelle négative (irrationnel, chasse aux sorcières, etc.), qui met côte à côte, en une unique catégorie négative, des termes différents (patronat, fascisme, Amérique, etc.) et qui oppose à la pseudoscience psychanalytique la science de Pavlov et la génétique de Lysenko.

Moscovici reconnaît toutefois que cette vision négative et stéréotypée s'est particulièrement imposée à partir de 1949, date à laquelle a débuté de manière explicite et déclarée la Guerre froide : ce sont les années du lancement du Plan Marshall, de la constitution des deux blocs militaires et politiques. Avant 1949, il n'y avait eu aucune excommunication de la psychanalyse, au pire un faible intérêt et après 1955, aux premiers signes de détente entre les blocs, la psychanalyse est considérée d'une manière moins dévalorisante, bien que n'étant pas encore acceptée en tant que discipline scientifique.

D'autre part, la presse progressiste, alliée du PCF, mais non communiste, a toujours maintenu une ligne plus nuancée : ceux qui écrivent ne prétendent jamais être une autorité qui dicte la ligne de conduite à suivre et reconnaissent des aspects positifs de la psychanalyse en tant qu'instrument thérapeutique. Elle manifeste toutefois des positions critiques surtout pour les abus constatés dans le domaine publicitaire, dans des secteurs où se pratique une publicité subliminale, mais on n'y trouve jamais les oppositions polarisées présentes dans les publications du PCF (France contre USA, science contre mythologie). La vaste période sur laquelle Moscovici étudie la presse du PCF et de ses alliés montre que les campagnes de propagande sont extrêmes lors de l'activation des conflits entre des groupes différents (idéologiques, politiques, sociaux), au moment où l'on considère que l'objet du conflit, la psychanalyse dans notre cas, représente une menace pour l'identité de l'un des groupes considérés et l'unité de sa représentation de la réalité.

7.4 Analyse socio-psychologique de la propagande

Le cas exemplaire constitué par le rapport entre PCF et psychanalyse nous pousse à approfondir des aspects théoriques et opérationnels des processus de propagande trop longtemps négligés par les spécialistes.

Moscovici aborde à ce propos trois sujets très importants :

(1) les fonctions de la propagande ;
(2) les aspects cognitifs et représentationnels de la propagande ;

(3) l'influence de la propagande et des autres systèmes de communication sur l'action sociale.

7.4.1 Fonctions de la propagande

Sur le premier point, l'auteur identifie deux fonctions principales : de régulation et d'organisation.

La régulation est entendue comme l'affirmation de l'identité d'un groupe dans le dépassement des conflits et des contradictions qui menacent son équilibre ; l'action de refus du PCF envers la psychanalyse illustre bien cette fonction. En effet, celle-ci est décrite comme un danger pour la « force de la paix », dans la mesure où les Américains tentent, grâce à elle, de soumettre le peuple français en proposant une interprétation trompeuse et réductrice des problèmes sociaux. Le conflit entre psychanalyse et théorie communiste est présenté comme une attaque des valeurs du peuple français. La fonction régulatrice de la propagande a pour objectif l'élimination de l'objet conflictuel : le groupe, constitué par le PCF, a pour but de s'opposer de toutes ses forces à cet objet, constitué par la théorie freudienne et par ses applications pratiques. La propagande, en bref, régit les relations en les polarisant à l'extrême : ceux qui ne sont pas avec nous, sont contre nous et doivent être combattus. L'histoire témoigne largement de contrastes aussi radicaux, surtout lors de l'élaboration d'idées visant à définir l'identité d'un groupe social vis-à-vis d'un autre ou d'autres groupes déjà existants. Des événements qui touchent les groupes ayant l'intention d'affirmer leur originalité vis-à-vis des autres, souvent, en réalité, très proches et peu différents. Ainsi, le PCF critique toutes les théories d'origine américaine, surtout si elles sont accueillies par des groupes ou partis non communistes français et il prétend remplacer les idées d'autrui par les siennes : la propagande contre la psychanalyse et toute « science bourgeoise » joue un rôle spécifique d'auto-affirmation.

La fonction organisatrice de la propagande implique, d'autre part, dans une situation historique donnée, une élaboration des communications et une transformation des représentations du champ social en vue de l'objectif que l'on veut atteindre. De cette façon, les relations dotées d'une histoire sont redéfinies et de nouveaux contenus sont proposés pour des aspects habituels ou peu fréquents de la vie quotidienne. Par exemple, une étroite connexion est signalée entre la psychanalyse et le style de vie américain, entre l'exploitation sociale et l'exploitation facilitée de la psychanalyse qui est considérée comme un instrument de contrôle policier ; ce sont des exemples de la façon dont on parvient à attribuer aux différents objets sociaux une signification différente de celle habituellement reconnue. Quand on affirme que la psychanalyse est un instrument de lutte contre le mouvement syndical et de rabaissement de la condition féminine, on montre que le danger constitué par la doctrine freudienne est proche et imminent.

Une campagne de propagande, en substance, tend à reconstituer, à travers l'organisation des messages qu'elle envoie de manière systématique et répétitive, une représentation d'un objet social conforme aux exigences de l'identité et de l'action du sujet collectif qui la promeut. La formation d'une représentation est donc l'un des objectifs fondamentaux de la propagande. La formation d'une représentation, donc,

est l'un des objectifs fondamentaux de la propagande. Il faut également signaler un autre point : à partir du moment où, dans la réalité des années 1950, la science, et les sciences, constituent une des principales valeurs partagées au niveau social, l'effort de propagande du PCF visait à nier à la psychanalyse l'appartenance à la famille des sciences. Cette procédure de démolition d'un objet social en lui opposant systématiquement un objet alternatif, par exemple la théorie pavlovienne, présentée comme véritablement efficace, exalte la cohérence du camp dont est tiré l'effort de propagande. En réalité, une analyse minutieuse des thèses qui sont proclamées, montre qu'il n'existe aucune démonstration théorique de la cohérence interne et externe de la psychologie pavlovienne, ni des lacunes de la théorie psychanalytique. On se bat contre une psychanalyse représentée au départ comme une ennemie, en exaltant une théorie alternative provenant du camp allié, et donc, jugée valable. C'est dans ce sens que l'on construit une réalité sociale avec la propagande.

Les deux fonctions de la propagande dont nous avons parlé prennent un caractère concret dans des situations conflictuelles-polarisées : ainsi, la caractéristique la plus typique du système de communication que nous illustrons est un principe de polarisation :

> « À partir du moment où, dans la propagande, l'affirmation de l'identité du groupe est conditionnée par une opposition et active l'élaboration d'une représentation nouvelle de l'objet qui provoque l'opposition elle-même. » (*op. cit.*, pp. 441-442).

7.4.2 Aspects cognitifs et représentationnels de la propagande

Tandis que la propagation modifie la signification de la psychanalyse afin de la rendre acceptable pour la doctrine de l'Église catholique, la propagande dichotomise la réalité de façon à ce que chacune des prises de position envers l'objet social en question constitue la négation de l'autre. Il ne peut y avoir de partage de valeurs entre les deux parties, autrement la dichotomie disparaîtrait. L'évolution du PCF vers la psychanalyse avant et après 1949, et également après la fin des années 1950, est paradigmatique dans ce sens. Nous l'avons déjà illustrée, mais pour mieux comprendre comment se concrétise le processus de propagande, il faut nous focaliser sur la phase pendant laquelle la polarisation est à son comble, celle pendant laquelle la psychanalyse est considérée comme le contraire de la science à cause de ses origines américaines – bourgeoises et l'école de Pavlov est, non seulement la vraie science, mais également la négation de la psychanalyse. On peut ainsi voir que, dans la même représentation de ce qu'est la psychanalyse, sont intégrées différentes actions dont elle serait l'instrument : la logique économico-financière de la bourgeoisie, l'utilisation d'une idéologie visant à cristalliser dans le *statu quo* la structure sociale, la prétention de réduire à des problèmes individuels les conflits sociaux.

La formation d'une représentation va donc au-delà de la réalité, en constituant un double auquel est attribuée une certaine stabilité qui suit la mobilité initiale des relations. La représentation s'impose à la conscience comme une unité, également en l'absence d'une évidence fondatrice, unité qui inclut tant ce qui existe, que ce que l'on suppose exister, dans un système relativement stable. La même unité, une fois atteinte,

donne une signification à ce qui est représenté et conditionne le comportement et les attitudes de ceux qui l'acceptent.

7.4.3 La représentation comme instrument d'action

La représentation sociale, une fois élaborée, se propage à travers la presse politique et culturelle, tandis que le groupe se consolide en tant que « sujet » orienté pour agir dans la réalité selon la reconstitution réalisée. En d'autres termes, la propagande « pousse à l'action, produit des attitudes à travers la reconstitution, ou la modification, de la réalité » (*op. cit.*, p. 454). Tandis que la propagation se limite à faire prendre aux membres du groupe des attitudes déterminées, sans suggérer un type précis d'action, la propagande tend à activer une conduite réelle en poussant les individus qui se trouvent dans une situation particulière à participer à une action commune afin de modifier la réalité, ou à la défendre pour ce qu'elle est.

> « L'objet de la propagande est l'action, et pas seulement la disposition à fournir une réponse..., la propagande, en effet, pousse à l'action immédiate, elle n'a pas le temps de fournir d'explications, les actions qu'elle veut réaliser sont toujours précises et extrêmes. » (Doob, 1948 ; cité dans Moscovici, 1976, p. 455).

Les processus psychologiques qui peuvent établir une connexion immédiate entre une orientation objective et une action donnent lieu à une stéréotypie, puisque la situation est définie de façon à faire entrevoir à l'acteur social uniquement deux solutions possibles. Dualité qui permet d'affirmer, avec Stoetzel (1943), que la propagande donne lieu à la création de stéréotypes.

En bref, les éléments de la représentation sociale transformés dans la propagande en instruments d'un groupe, servent à renforcer la participation sociale, à produire la stéréotypie, à indiquer la conduite et l'action adéquate.

La participation sociale est incrémentée, car les frontières entre ceux qui partagent une représentation donnée et les autres membres du « public » sont nettement affirmées, constituant ainsi un groupe précis d'appartenance. Ce groupe partage une conception stricte d'un problème important et définit ainsi nettement, soit, soi-même, par exemple comme une « force de progrès et de paix », soit l'adversaire, par exemple, comme des « charlatans de la psychanalyse ». La définition rigide des frontières de groupe a différentes fonctions : elle fragmente le « public » en groupements divers perçus comme plus proches ou plus éloignés du dit groupe ; elle confirme les liens de solidarité entre les membres et les oriente exclusivement vers la représentation partagée, par une répétition fréquente de leur importance. De cette façon, tous les membres du parti (des intellectuels, aux ouvriers, aux femmes au foyer) sont appelés à participer activement à l'action contre la psychanalyse. Si celle-ci n'était qu'une forme abstraite d'un univers spécialisé, elle ne pourrait pas mobiliser les ouvriers et membres du parti engagés dans des secteurs plus concrets de la vie quotidienne afin qu'ils agissent. Quand on montre que la doctrine freudienne dévalorise les sacrifices de temps, d'énergie et de réputation publique auxquels nous faisons face pour défendre les droits de la classe ouvrière en le

définissant, de manière réductrice, comme des instincts agressifs, elle peut être perçue concrètement par tous comme une technique menaçante d'asservissement.

L'effort de manipulation de la propagande est mis en œuvre à travers le phénomène de la répétition : par exemple, on affirme constamment la caractéristique irrationnelle de la psychanalyse, instrument de pollution idéologique activé par les États-Unis, prototypes des forces capitalistes. Or, il est certain que la psychanalyse était largement diffusée en Amérique, à cette époque, et qu'elle affirmait une théorie des instincts ; ces deux faits, toutefois, ne suffisent pas à démontrer que c'est la réalité sociale de la théorie freudienne. La répétition stéréotypée d'« irrationnelle » et « américaine » provoque une unité compacte dans laquelle il n'existe aucune différence entre essentiel et accidentel : en effet, personne, au PCF, ne tient compte de la complexité d'une théorie qui ne se réduit pas à des « poussées irrationnelles » et à une « pratique américaine », ni s'efforce d'analyser comment la théorie psychanalytique s'est répandue en France, en provoquant un intérêt diffus pour ses applications thérapeutiques.

La répétition, caractéristique principale de la propagande, organise de manière rigide la représentation en faisant en sorte que la thèse répétée apparaisse comme l'ensemble et permette le passage du plan cognitif au plan émotionnel en créant « l'état de persuasion », qui ressemble, à son paroxysme, à un état passionnel. La répétition est un des phénomènes essentiels à travers lesquels une représentation se transforme en un ensemble de signes linguistiques permettant d'affirmer des langages particuliers et des stéréotypes. Il devient ainsi évident, affirme Moscovici, que la propagande, décrite fréquemment comme l'expression d'un état affectif qui donne lieu à la manifestation de « pulsions fondamentales » consiste, en réalité, en une modalité d'organisation des expressions affectives dans lesquelles entre également en jeu la pression de forces cognitives conscientes.

Le passage de la représentation vue en tant qu'expression, à la représentation réduite à un instrument exclusif d'action à travers le rôle médiateur de la répétition, provoque également une séparation entre les processus cognitifs et le langage. En effet, dans la propagande, le groupe protagoniste s'efforce de transformer le langage « général » en un langage « particulier », une sorte de jargon. Cet effet a lieu en suivant les lignes de polarisation propres à la dynamique de la propagande. Des jargons particuliers se créent également dans d'autres secteurs, pour communiquer (dans les groupes d'adolescents par exemple, ou dans des groupes de recherche scientifique), mais dans ces cas, le processus s'effectue de manière différente. L'efficacité de la propagande n'est donc pas due à l'utilisation stéréotypée de certains concepts, mais au *changement d'une représentation en un stéréotype*. Ce qui justifie l'efficacité de ce système de communication qui est en mesure d'adapter la représentation sociale à la situation et aux relations infra et inter-groupes.

8 De la propagande à la propagation : évolution d'une prise de position

Le volume que nous avons consulté pour présenter la théorie des RS a été publié en 1976, et représentait une reprise de l'édition d'origine parue, auprès du même éditeur et sous le même titre, en 1961. Au cours des quinze années qui séparent les

deux éditions, de nombreux changements étaient intervenus dans la vie socio-politique française (il suffit de penser à Mai 68) et dans les positions du PCF vis-à-vis de la psychanalyse. Toutefois, les données empiriques présentées dans le volume publié en 1976, sont les mêmes que celles de la première édition. En effet, Moscovici a mis au point, pour l'édition de 1976, certains passages du texte d'origine, il n'a pas refait la recherche : l'objectif de son travail n'était pas de décrire une situation contingente caractérisant un certain moment historique, mais de fournir des données visant à étayer la théorie des RS et des systèmes de communication par le biais desquels elles s'expriment. Et les données recueillies pour la recherche d'origine se sont avérées utiles dans ce but.

L'auteur affirme, dans une digression de quatorze pages insérées dans la seconde édition du texte, avoir été prié par de nombreuses personnes de commenter surtout les « nouvelles » relations entre PCF et psychanalyse. Il dit l'avoir fait à contrecœur, car les changements du PCF, non seulement vis-à-vis de la psychanalyse, mais également vis-à-vis de nombreuses nouveautés scientifiques (de la cybernétique, à la chimie, à la physique quantique dans la conception de Bohr) auraient en réalité nécessité une étude détaillée en matière de sociologie de la connaissance, étude qui aurait donné naissance à un nouveau livre.

Et là, l'auteur ajoute, avec ironie, que ceux qui critiquaient de manière si absolue la psychanalyse (et les autres sciences) au nom du prolétariat, non seulement ont radicalement changé d'avis, en s'identifiant à l'un ou à l'autre des courants psychanalytiques « parisiens » (au sens de « à la dernière mode »), mais en outre, ils ne font pas partie du prolétariat, mais représentent bien ces bourgeois, ou les « mandarins » de la polémique étudiante, qui parlent contre d'autres bourgeois ou d'autres mandarins.

Les années 1960 ont apporté de nombreuses nouveautés : l'affirmation dans le monde de la logique de la coexistence pacifique et dans la France du gaullisme, la liquidation des empires coloniaux, la critique des crimes de l'époque stalinienne provenant de l'intérieur même du mouvement ouvrier.

Sur le plan culturel à proprement parler, l'affirmation du structuralisme a contribué, en France à « une sorte d'unification d'une partie des sciences humaines et de leurs praticiens, des marxistes aux psychanalystes » (*op. cit.*, p. 481). Les protagonistes de ce processus ont été Althusser et Lacan tandis que Lévi-Strauss, bien qu'ayant fourni un apport fondamental à l'évolution en cours, s'est tenu à distance en se consacrant totalement aux études anthropologiques. Au cours des mêmes années, la France a connu une telle diffusion de la psychanalyse que cette dernière a pris une position dominante, probablement plus élevée qu'aux États-Unis.

Tous ces faits ont contribué à donner à la psychanalyse, avec la linguistique et l'anthropologie, le rôle de science de référence aux dépens des sciences du comportement et de la sociologie. Les mots d'ordre du marxisme français deviennent la *mise à jour culturelle* par laquelle il convient de valoriser les acquisitions scientifiques non marxistes. Un article d'Althusser, en 1964, reconnaît l'utilité d'une approche marxiste de la psychanalyse entendue dans l'acception structuraliste de Lacan. De très nombreux écrits se sont ensuite succédé, afin de tenter d'élaborer une version scientifique de

la psychanalyse avec un objet et des lois propres, articulées toutefois avec la science matérialiste.

Il existe, selon Lacan, un retour à Freud, une redéfinition du cadre de la psychanalyse autour d'un objet précis, l'inconscient : tout ce qu'il peut dire d'important concerne cet objet. Tout ce qu'il prétend soutenir à propos du social et du culturel est par contre subjectif et idéologique, produit de la fausse conscience et est à repousser d'un point de vue marxiste.

Les intellectuels du PCF ont ainsi présenté deux attitudes vis-à-vis de la psychanalyse : l'une nettement positive, l'autre plutôt ambivalente. Ces deux orientations semblent toutefois viser un remodelage de la théorie freudienne pour la rendre compatible aux principes du marxisme. Les points forts d'une telle redéfinition sont les suivants :

- La *séparation entre science et idéologie* destinée, comme nous l'avons déjà dit, à « épurer la psychanalyse, par le biais de la science marxiste de la société, des idéologies sociologiques dont elle est encore empreinte » (*op. cit.*, p. 486).
- La *séparation entre méthode et théorie dans la psychanalyse*, dans la mesure où ce qui est valable dans celle-ci est une méthode scientifique dans un but thérapeutique. La théorie, trop proche de l'empirisme, est par contre incertaine et confuse.
- La *séparation entre enfant et adulte*. La psychanalyse a un cadre d'intérêt particulier, différent de celui du matérialisme historique : l'humanisation de l'enfant dans le cadre de la famille par le biais du processus œdipien. Le matérialisme historique est par contre la science des formations sociales. Dans ce sens, la psychanalyse ne saisit pas les dynamiques réciproques qui conduisent à la personnalité adulte ; seule la science marxiste réussit à en tenir compte.

Il existe, dans cette approche, des affinités avec ce qui a été constaté, dès la première rédaction du livre, dans la presse catholique : la séparation entre méthode et théorie, l'importance pour l'éducation des enfants. La psychanalyse est parvenue à acquérir des résultats indiscutables : il ne faut donc pas prétendre augmenter, avec une théorie culturelle, son domaine d'influence. Seuls les spécialistes marxistes peuvent rendre vraiment scientifique la psychanalyse. Considérer séparément le monde de l'âge adulte et celui de l'enfance, le cadre social du cadre familial, permet de continuer à évoquer sans difficulté la dynamique historique des rapports de production. Si cette séparation n'est pas admise, il serait impossible d'imaginer l'articulation entre psychanalyse et marxisme. En réalité, commente Moscovici, cet effort pour « rendre la psychanalyse acceptable » n'a que des buts pratiques, elle n'a produit aucune synthèse théorique entre les deux courants de pensée considérés. Il est en effet recommandé que l'utilisation de la psychanalyse soit à la portée de tous (« démocratisée »), que la connaissance psychanalytique s'intègre à une vision scientifique de la société, que les lois psychanalytiques soient étudiées de façon appropriée par le biais de la méthode dialectique.

Tout ceci est destiné à étayer la perspective de l'école de Lacan en conflit irréductible avec les autres écoles psychanalytiques. Mais ainsi, le rôle de la sexualité est totalement négligé : on ne parle en effet de libido que de manière superficielle. Il s'agit d'une lacune

incompréhensible pour éviter un conflit théorique impossible à résoudre : en effet, tandis que, pour Freud, la libido a une fonction explicative de la conduite humaine, pour la théorie marxiste, ce sont le travail et les rapports de production qui permettent de rendre compte de l'histoire individuelle et collective.

Quand, lors des mouvements de 68, une position *gauchiste* diffuse se répand sur la science et évoque la présence simultanée (ou antérieure) de la révolution sexuelle par rapport à la révolution sociale, sur la base des thèses de W. Reich, dans la presse du PCF les positions contre la psychanalyse « à l'américaine » apparaissent à nouveau. Les *gauchistes*, affirme-t-on, sont affectés d'une maladie infantile qui devrait être surmontée à l'âge adulte, mais ne l'est pas toujours, car beaucoup d'entre eux risquent de rester enfermés dans la *problématique idéaliste du freudo-marxisme*. Il reste à expliquer pourquoi cette accusation d'idéalisme (contre le matérialisme) s'adresse aux partisans de Reich et non à l'école de Lacan. La propagande, d'ailleurs, ne se justifie pas, elle crée de dichotomies pour exclure et des stéréotypes pour fonder l'action.

En bref, l'analyse effectuée au début des années 1970 dans la presse quotidienne et mensuelle du PCF (*L'Humanité*, *France Nouvelle*, *La Nouvelle Critique*) démontre, indépendamment du retour de la propagande contre les *gauchistes*, qu'à partir de la fin des années 1950, la propagande communiste contre la psychanalyse a pris fin en France. Lui succède l'ère de la propagation qui définit une attitude et permet aux communistes de pratiquer et de discuter d'une science socialement valorisée. Nous vous renvoyons en pratique à l'attitude décrite, dès 1961, à propos du rapport entre l'Église catholique et la psychanalyse. Cette évidence est peut-être surprenante, mais elle est indiscutablement fondée, dans l'analyse des systèmes de communication réalisée par l'auteur.

9 Une hypothèse définitive

Dans la conclusion de la seconde partie du volume, Moscovici ébauche une comparaison entre les systèmes de communication illustrés. Il admet qu'en les présentant, il est parti du postulat que chacun d'entre eux était autonome, par rapport aux deux autres, ce qui n'est certainement pas totalement le cas dans la vie réelle. D'autre part, la distinction effectuée conserve sa valeur : la structure de l'ensemble de la communication ne peut être analysée qu'en la comparant sous différents angles. Des parallèles apparaissent, soutient l'auteur, entre certains aspects des RS, en particulier les plus liés à la genèse de la conduite, comme des opinions, des attitudes, des stéréotypes, et les systèmes de communication : ces parallèles permettent d'élaborer certaines hypothèses, à approfondir, sur la correspondance entre communication et conduite. En d'autres termes, on peut se demander si chacun des systèmes de communication identifiés tend à provoquer un certain type de conduite.

Il est utile, pour commencer à discuter de ce sujet, de voir quels sont les points communs et les différences entre diffusion, propagation et propagande.

- *La nature des relations d'ordre* entre les messages offre une première possibilité de distinction. En effet, la diffusion présente une structure discontinue, non ordonnée. Par contre, dans la propagation et dans la propagande, l'organisation

des thèmes et des principes est systématique, et comme nous l'avons vu, cette systématisation est dichotomique dans la propagande.

- *Le modèle, c'est-à-dire l'ensemble des thèmes en relation les uns avec les autres*, dans la diffusion, est constitué d'éléments relativement autonomes et mobiles. S'il existe des convergences entre eux, elles sont dues soit à la multiplicité des centres de référence (professionnels, politiques, religieux et culturels) soit à une information qualitativement inégale. Propagande et propagation présentent des modèles construits, en suivant des lignes directrices fondamentales, résultant de groupes de personnes qui disposent d'une information suffisante. L'utilisation que l'on en fait est généralement explicite et les exigences normatives sont nettement formulées. Il existe, entre les deux modèles considérés, une différence de degré : tandis que, dans la propagande, le soulignement des éléments de fond est continu et répétitif, dans la propagation, le modèle n'est évoqué à aucun moment ; dans la propagande, la clarification du modèle est effectuée de manière autoritaire, dans la propagation, elle est effectuée plutôt de manière persuasive.
- *Les liens entre la source de la communication, le groupe qui communique et le groupe receveur* sont similaires dans la propagande et dans la propagation. Dans les deux cas, en effet, la source est une entité institutionnelle en mesure de contrôler les conduites et les opinions de ses membres. Les intentions et les objectifs sont présents et évidents.
- *Les rapports entre les groupes* sont organisés de façon à ce que ceux qui communiquent exercent une influence sur ceux qui reçoivent l'information, en suggérant dans un cas, en imposant dans l'autre, des règles à respecter. Les publications communistes et catholiques donnent des directives : ce qu'elles expriment n'est pas destiné à correspondre aux goûts ou aux intérêts généraux des lecteurs, la fonction instrumentale y domine.

La diffusion, par contre, se réfère de façon moins explicite aux institutions sociales existantes. Elle n'a pas un public défini, mais variable, caractérisé par des intérêts sociaux et culturels différents. L'adaptation entre l'organe de presse et le public qui le lit pose un problème continu de création d'images réciproques, en mesure de réguler la communication. L'aspect instrumental de la communication n'est pas toujours évident, ni nécessaire ; l'intention autoritaire n'est pas totalement absente : elle est plutôt cachée et irrégulière.

On peut donc affirmer que tandis que la propagande a pour but d'activer une conduite spécifique et rapide du groupe protagoniste dans un contexte précis, la propagation vise à contrôler un comportement existant à travers le changement du contexte et de la signification qui lui est attribuée. Enfin, la diffusion crée plutôt des occasions de conduite : elle propose des alternatives différentes dont la mise en œuvre n'est pas nécessaire. L'incitation à l'action n'est pas impérative : les conséquences de la diffusion vont rarement au-delà de la conduite verbale.

Les relations entre les trois systèmes de communication et la conduite sont donc bien différentes : nécessaires et explicites dans la propagande, nécessaires et implicites dans

la propagation, fragmentaires et irrégulières dans la diffusion. C'est pourquoi on peut affirmer qu'il existe une correspondance entre chaque système de communication et l'élaboration d'une conduite. Si ce n'était pas le cas, chaque système de communication pourrait produire tous les comportements possibles : en d'autres termes, la communication n'aurait aucune influence sur la genèse de la conduite.

Par contre, à la lumière de ce que nous avons vu à propos de la structure des messages, de l'élaboration des modèles sociaux, des liens entre ceux qui communiquent et ceux qui reçoivent et des comportements stimulés ou activés, les trois systèmes de communication conservent une individualité élevée. Sur la base de cette constatation, il est possible de voir un rapprochement d'un terme à l'autre, entre diffusion, propagation, propagande et respectivement, opinion, attitude et stéréotype.

L'opinion, comme le soutient Stoetzel, est une observation d'évaluation sur une question controversée, caractérisée par une instabilité et un caractère contradictoire fréquent. La diffusion, de son côté, utilise des thèmes faiblement ordonnés, elle insiste sur les différents aspects sans indiquer quelle serait une possible conséquence opérationnelle. La fluidité de la diffusion et celle des opinions convergentes.

On peut découvrir une convergence entre attitude et propagation selon différentes perspectives. L'attitude n'est pas un ensemble d'opinions ou de réponses hétéronomes, mais une organisation ordonnée de la totalité des réponses. Elle a une fonction régulatrice sur l'ensemble des manifestations d'un sujet ; elle ne présuppose pas une certaine conduite immédiate et nécessaire. L'action qui peut résulter de ce type d'organisation psychologique est seulement probable, ainsi, on peut affirmer qu'il existe des affinités élevées entre les propriétés de l'attitude et de la propagation.

Les affinités entre propagande et stéréotypes sont plus directes. Le stéréotype représente une simplification des dimensions des *stimuli* et une réaction immédiate qui exprime une acceptation ou un refus de la représentation par un groupe ou par une personne. La répétition des associations qui génèrent un stéréotype et l'orientation polarisée qui en résulte, mettent en évidence le parallélisme avec la propagande. Cette dernière vise exclusivement à imposer une conduite stable et sans ambiguïté, orientation de fond assimilable également aux fonctions du stéréotype.